Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne

"Le Filet du Pêcheur"

N° 142 – mars 2017
Prix : 3 €
C.P.P.A.P. N° 0418G88902
I.S.S.N. N° 0758 1564

Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne
Siège social :
"Les Laurières"
543 route des Gendarmes d'Ouvéa
83500 LA SEYNE-SUR-MER
☎: 06 10 89 75 23
argiolas.bernard@neuf.fr

LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison
"Le Filet du Pêcheur"
N° 142

Président : Bernard ARGIOLAS.
Directrice de la publication : Charlotte PAOLI.
Réalisation : Bernard ARGIOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.
Illustrations : Bernard ARGIOLAS.
Mise en page : Germaine LE BAS.
Photographies : Collections privées ou internet libre de droits.

LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

Avec ce numéro 142, vous allez découvrir, ou redécouvrir, nos deux premières conférences de 2017.
Elles ont connu une belle affluence, et cela nous encourage beaucoup, avec l'ambition de vous proposer des sujets variés et attrayants.
Vous allez retrouver la vie extraordinaire de Jacques DE MORGAN, évoquée avec beaucoup de talent par Charles-Armand KLEIN.
Puis ce sera un sujet original et nouveau dans le cadre de nos conférences, avec *"La cuisine provençale"*. Jean-Paul FORÊT nous a fait découvrir l'histoire de cette cuisine réputée, avant de nous mettre l'eau à la bouche avec des recettes succulentes !!
Enfin, comme promis, nous donnons la parole à nos sociétaires qui veulent bien nous proposer un texte original. C'est notre ami Jacques MUIRON qui nous propose un superbe exposé, intitulé *"L'abstraction BONAPARTE-MUIRON…Ou la légende d'une destinée tronquée"*. Vous y retrouverez Bonaparte en particulier en 1793, ici, à La Seyne, et vous découvrirez les relations riches et passionnantes entre le futur empereur et le jeune artilleur MUIRON. Ce très beau texte est un bel exemple de notre souci de faire du *Filet du Pêcheur* un lien toujours plus fort entre tous nos sociétaires et amis.
Vous trouverez aussi quelques belles photos de la Galette, qui a réuni cette année plus de 80 sociétaires, un record !
Ce jour-là, avec Magdeleine BLANC nous vous avons présenté le petit livre de recettes provençales tirées du *Filet du Pêcheur* et qui a connu un grand succès !
Enfin, avec la présentation du livre de Thierry SIFFRE, c'est l'occasion d'un petit hommage à un artiste seynois et toulonnais Olive TAMARI, trop oublié, alors qu'il a fait don à notre ville d'une trentaine de toiles exceptionnelles… !
Vous avez dû recevoir les invitations, par courrier ou par mail pour nos deux prochaines conférences. Quand vous recevrez ce *Filet,* la conférence du 6 mars de Benoît Perthuisot sur la Pyrotechnie de Toulon en 1916 aura déjà eu lieu, et le 3 avril c'est Béatrice TISSERAND qui nous emportera de Byzance à Istanbul. Tout un programme entre Orient et Occident…
Quant à notre sortie pédestre du 28 janvier, elle a dû être annulée, dame météo n'ayant, une fois encore, pas été clémente… Ce sera pour plus tard, vers les beaux jours.

Enfin, vous pouvez déjà cocher dans votre agenda :
La date du 20 mai qui correspondra à notre sortie de printemps !

Bien amicalement. Bernard ARGIOLAS

Sommaire

Tableau du *"Siège de Toulon par BONAPARTE en novembre 1793"*.	Himely SIGISMOND	Couv.1
Le Mot du Président.	Bernard ARGIOLAS	Couv.2
Le Carnet.	Jacqueline PADOVANI	Couv.3
L'abstraction BONAPARTE-MUIRON…Ou la légende d'une destinée tronquée".	Jacques MUIRON	1
Photos pages centrales.	Damien DI SAVINO	16-17
Conférence du 9 janvier 2017 *: "Jacques DE MORGAN, un archéologue réveilleur d'empires (1857-1924)"*.	Charles-Armand KLEIN	18
Conférence du 6 février 2017 : *"La cuisine provençale"*.	Jean-Paul FORÊT	26
"Olive Tamari".	Bernard ARGIOLAS	31
Détente.	Chantal DI SAVINO	32

" L'ABSTRACTION BONAPARTE-MUIRON... OU LA LEGENDE D'UNE DESTINEE TRONQUEE ".

Par Jacques MUIRON.

Porteur du nom malgré moi, je n'ai pu soustraire du champ de mes investigations celle qui évoque la courte existence d'un personnage qui en illustra l'homonymie.

FACTEUR D'ALLIANCE.

L'histoire est ainsi faite. Il ne saurait être de crédibilité patente de faits rapportés sans une justification admissible. Les événements exposés par cette exégèse ne sauraient être mieux divulgués que par les concernés eux-mêmes. En résultat, toute tentative d'évocation de faits historiques par un tiers ne peut éviter, si minime soit-elle, une altération de leur teneur.
Pour demeurer au plus près de l'authenticité des présentes évocations, ce commentaire prend appui sur des révélations dûment vérifiées, divulgations en partie ou intégralement consignées à ce jour aux archives nationales.
L'histoire de la vie, et plus particulièrement celle des hommes qui en sont naturellement investis, se ponctue d'événements plus ou moins marquants qui en font sa substance.

BONAPARTE ***MUIRON***

Si les grands faits de l'histoire de notre pays imprègnent encore la mémoire de ses ressortissants, ceux qui relèvent du détail et qui renferment un certain intérêt, demeurent bien souvent peu connus, voire méconnus. Une recherche avancée vers le détail relevant d'événements marquants qui ont fait l'histoire, peut, par affinement, apporter un éclairage en mesure de répondre tout aussi bien à la curiosité qu'aux interrogations du prospectant.
Malgré une insuffisance historique à citer concernant l'un des deux personnages, un approfondissement pertinent de la recherche sur le sujet annoncé, met en évidence la subtile harmonie qui s'instaure entre deux hommes de valeur incontestée. La portée de cette relation sur la destinée de notre pays aura, durant une période relativement réduite, éminemment imprégné son histoire. L'exposé proposé vise à établir le meilleur éclairage sur l'osmose qui se fonde entre les deux hommes, s'oblige à mettre en exergue les témoignages marquants d'événements où le rôle de chacun d'eux s'est remarquablement distingué. De surcroît, le choix du thème n'est pas anodin puisqu'il concerne, pour partie de son contenu, la superbe province qui nous reçoit.
Mettre en évidence les dispositions relationnelles de deux hommes et leur estime mutuelle, c'est saisir au plus près l'entendement réciproque qui tend vers cette inclination. Sachant bien sûr que dans une alliance couplée, où la dissemblance reste de mise, il se crée intellectuellement un effet irréversible de graduation entre le supposé fascinant et le présumé fasciné. Le bref itinéraire du duo BONAPARTE-MUIRON en illustre l'esquisse.
La biographie de BUONAPARTE est suffisamment connue pour qu'il en soit fait ici une nouvelle description. Celle de Jean-Baptiste MUIRON l'est certainement moins. Le présent énoncé contribuera à combler ce manquement. Par leur origine, rien ne laissait augurer une relation aussi étroite entre les deux personnages.
Contraint, à son grand regret de quitter la Corse pour asseoir son éducation et sa formation, NAPOLEON, après un court séjour au collège d'Autun, suivi d'un plus étendu à l'école royale de Brienne-le-Chateau, intégrait en finalité l'école militaire de Paris. Nommé lieutenant à dix-huit ans, il se destine à l'artillerie, arme de grande renommée pour l'époque. Alors que BUONAPARTE s'extrait avec détermination de son adolescence pour intégrer la vie militaire, Jean-Baptiste MUIRON atteint seulement ses onze ans. Né à Sceaux en 1774, petit-fils naturel de Monsieur DE LA MARTINIERE, premier chirurgien du roi LOUIS XV, et fils reconnu de Nicolas MUIRON, fermier général du roi qui exerce sa charge sous les règnes de LOUIS XV et LOUIS XVI. L'enfant grandit dans un milieu où, très adulé, il reçoit tout ce que peut lui apporter l'aisance d'une famille de la petite noblesse française. La culture de sa prime adolescence n'échappe pas à l'incidence des nouvelles normes idéologiques qui, en cette période, submergent le pays. Inséré dans un environnement familial placé dans l'ambiance des évènements d'Amérique et de ses

Lycée de Juilly

intervenants, le tout jeune Jean-Baptiste s'éprend des vaillants officiers qui l'ont conduite à l'indépendance. Déjà animé d'un caractère au relief particulier, il développe une ardente disposition pour le métier des armes, une vocation inspirée par la dynamique de son environnent. Afin de contenir et canaliser cette énergie, son père, le 6 octobre 1782, en fait un pensionnaire chez les Oratoriens du lycée de Juilly, un établissement réputé pour sa rigueur et la qualité de son enseignement. L'adolescent a huit ans.

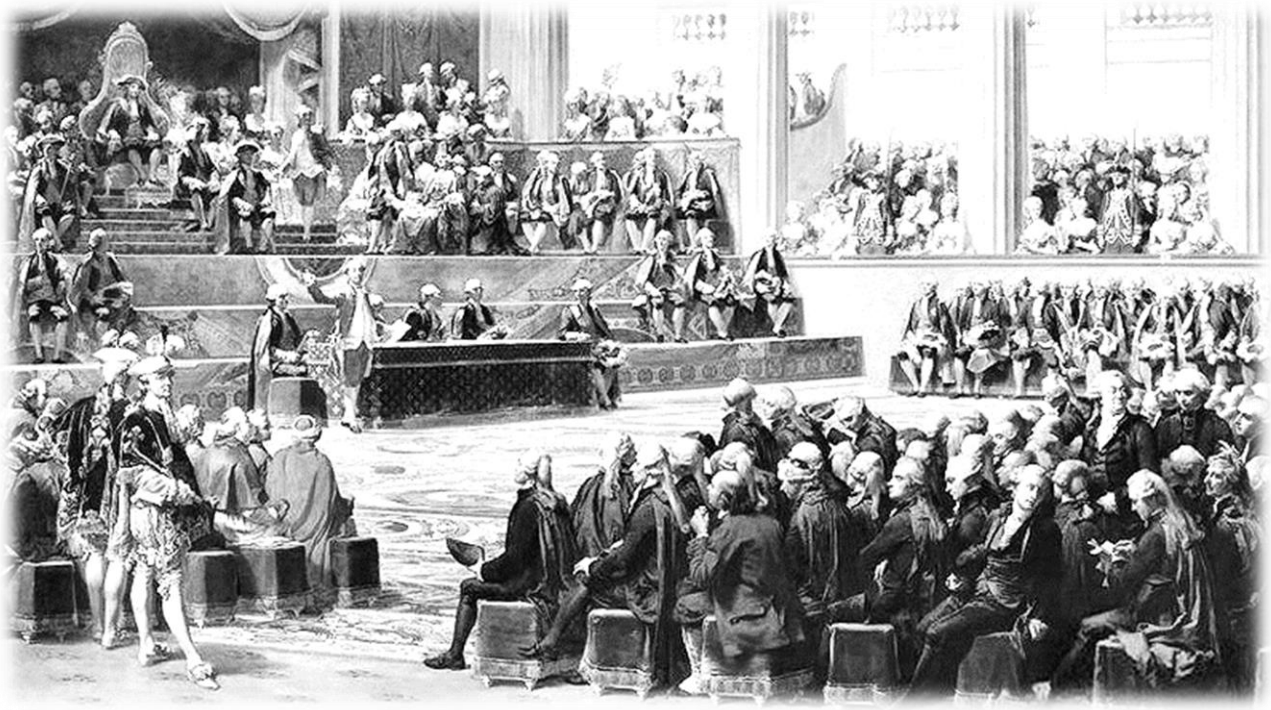
Des cinq années passées chez les Oratoriens, Jean-Baptiste oubliera vite les démêlés rencontrés face aux contraintes d'une éducation stricte et sévère. Bien au contraire, la rigueur quotidienne de Juilly l'aura subtilement préparé à une discipline plus conforme à ses aspirations : l'obéissance militaire.

Au fur et à mesure de son avancée dans l'âge, sa personnalité s'affirme, farouche et volontaire. Faisant preuve d'une santé solide, il résiste aussi bien à la maladie qu'à la souffrance corporelle. Pour entretenir cette forme, il s'adonne particulièrement à des exercices physiques tels la gymnastique, la natation et l'équitation qui lui bâtissent un corps d'adolescent longiligne musclé et nerveux. Le collège lui aura apporté tous les éléments pour faire de lui un parfait gentilhomme. L'esprit chevaleresque qui lui a été inculqué l'a conduit à assimiler les grandes valeurs telles l'honneur, la vertu, la fidélité et la liberté.

La fermeture de l'école militaire royale du champ de mars devenant effective, c'est l'école d'artillerie de Douai qui accueillera le nouveau postulant. Après un séjour de six mois, il sort brillamment de cet établissement pour être promu officier des armées du roi avec le grade de lieutenant en second. Son brevet signé par le roi LOUIS XVI et le comte DE PUYSEGUR, ministre de la guerre, prend effet le 1er mai 1789. Jean-Baptiste a quinze ans.

Le destin de Jean-Baptiste MUIRON est désormais tracé. Il y a dans ce très jeune homme un souffle, un élan, une ardeur que rien ne saurait pouvoir enrayer. De surcroît, exalté par les héros de la nouvelle Amérique, séduit par les idées de liberté qui envahissent la France, il se refuse à se sentir prisonnier d'une quelconque cause si celle-ci n'acquiert son adhésion. C'est la période où WASHINGTON accède à la présidence des Etats-Unis d'Amérique et où s'ouvre, à Versailles, l'Assemblée des Etats Généraux.

Sensible à la propagation des nouvelles idées, le souffle de l'indépendance de l'Amérique et le tourbillon révolutionnaire qui se propage en France, ne laisseront pas indifférent le jeune officier frais émoulu. Pour l'anecdote, dans ce même temps, son oncle, Alexandre GERARD, comte DE MUNSTER, est cosignataire avec Benjamin FRANKLIN du traité d'alliance entre le royaume de France et les jeunes Etats d'Amérique.



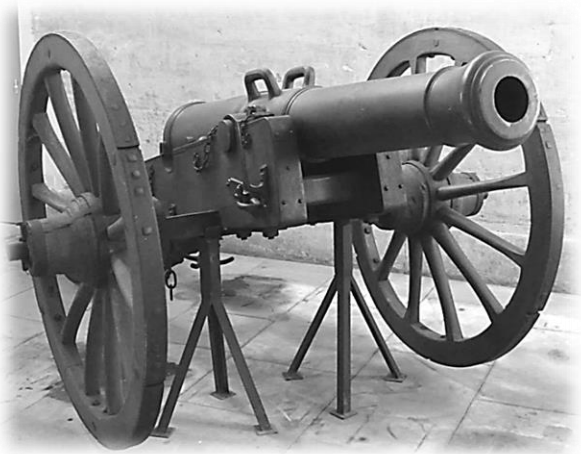
Ouverture des Etats Généraux

Il s'avère que malgré les multiples liens de sa famille avec la noblesse, il s'enthousiasme et prend fait et cause avec les principes de la Révolution en cours.
C'est à Douai que Jean-Baptiste MUIRON va découvrir l'art du commandement et le rôle du chef, de ses devoirs et de ses pouvoirs. Attesté dans sa spécialité d'artilleur, il se voit confirmé dans le grade de lieutenant à part entière.
A seize ans et trois mois, messire Jean-Baptiste MUIRON, écuyer, est entièrement intégré dans la qualité d'officier des armées du roi. Le destin de Jean-Baptiste MUIRON est désormais tracé. Il y a dans ce jeune homme un souffle, un élan, une ardeur que rien ne semble pouvoir arrêter. Promu à une brillante carrière, à quinze ans il est nommé sous-lieutenant d'artillerie.

LA FRANCE EN EBULLITION.

1789, Paris s'achemine vers l'épreuve de force révolutionnaire. Le pays est en plein désarroi. Le Roi perd sa crédibilité. Les exactions en tout lieu et en tout genre deviennent courantes. Le gouvernement peine à gérer la situation. Au Nord comme au Sud la guerre est aux portes de la France. Le pays se trouve en conflit de toute part, avec les Autrichiens au nord, où Longwy et Verdun sont tombées et Lille assiégée, et autant en prise avec les Espagnols au sud, appuyés par les Anglais. L'Assemblée décide de renforcer la défense de toutes les frontières.
Affecté à l'Armée du Midi commandée par le général de MONTESQUIOU-FEZENSAC, l'un des premiers nobles à s'être rallié au Tiers-Etat, MUIRON rejoint son premier régiment en stationnement à Valence.
En grande partie prélevée sur l'effectif de l'armée du Midi, l'Armée du Var se constitue en vue de renforcer le flan méridional du territoire dont le but est d'assurer la défense de la Provence. MUIRON et sa compagnie en font partie.
Durant ce temps, de retour de Corse BUONAPARTE séjourne à Paris, hébergé à l'hôtel des Patriotes hollandais, rue Royale Saint-Roch. Le 6 février 1792, sans attribution de commandement, il est promu capitaine.
Sur ordre du nouveau gouvernement conventionnel, l'armée du Var est chargée d'envahir le comté de Nice, possession de la maison de Savoie. La ville est conquise sans combat. Par la suite, sous l'égide de BARRAS, une ordonnance confirmera l'annexion du comté de Nice à la République française. A Nice, au milieu d'une ville livrée au pillage et au brigandage, les soirées de l'armée du Var sont effrénées et pleines d'allégresse. La fierté des artilleurs redouble, portant aux nues les canons de Gribeauval qui ont sauvé la République.
Le 1er décembre 1792 MUIRON appartient désormais à l'Armée d'Italie nouvellement créée.

Canon de Gribeauval



La Convention en place depuis septembre 1792, instaure la première République. Le 21 janvier 1793, LOUIS XVI est guillotiné. Un évènement qui conduit la Couronne d'Angleterre à entrer en guerre contre la République Française. La Révolution, en rupture fondamentale avec le passé, subit l'effet réactif d'une contre-révolution. Dans le Midi, les fédéralistes Marseillais s'insurgent contre la Convention. Pendant de longs mois le lieutenant MUIRON avec son unité va parcourir la vallée du Rhône pour y maintenir l'ordre. Le 25 avril 1793, à dix-neuf ans, il accède au grade de Capitaine et prend le commandement en second de la 15e compagnie d'artillerie à cheval. Avec son unité il va concourir à la prise d'Orange puis à la victoire sur les insurgés de Provence, à Cadenet. Le 25 août, il entre dans Marseille avec les troupes du général CARTEAUX.
Il était temps, les cellules royalistes venaient de prendre contact avec la flotte anglaise pour lui livrer la ville. La répression est sanglante. C'est le citoyen BARRAS qui conduit les opérations.
Plus à l'Est, depuis de nombreux mois Toulon est en proie à d'incessantes agitations. Quartier général de la flotte française, la ville vit au rythme des affrontements entre les Jacobins et les autorités locales fidèles à la royauté. Si le général CARTEAUX s'est montré suffisamment rapide pour contrer l'entrée de la flotte anglaise dans le port de Marseille, il n'en est pas de même à Toulon. Le 28 août 1793, la ville, terrifiés par les forces armées de la Convention, les habitants livrent la ville à l'amiral Anglais HOOD. Scandale !!! Les bateaux anglais occupent la célèbre rade réputée impénétrable. Une reddition qui est ressentie comme un outrage, un acte de haute trahison par toute la France révolutionnaire.
L'ordre est donné au général CARTEAUX de quitter Marseille et de marcher sur Toulon afin de reprendre la ville. C'est le chef de bataillon DOMMARTIN qui prend la tête de l'artillerie. Le transfert des troupes entre Marseille et la région toulonnaise est mené avec extrême diligence. Un premier quartier est installé au Beausset. Le 6 septembre, de violents affrontements interviennent dans les gorges d'Ollioules. DOMMARTIN y est grièvement blessé. L'Anglais se voit contraint de céder et se replier. Ollioules libéré, le général CARTEAUX installe son état-major au château de Montauban situé sur un petit promontoire à l'est du village. L'absence de son chef d'artillerie impose à CARTEAUX et aux représentants en mission d'envisager son remplacement immédiat.

LA RENCONTRE.

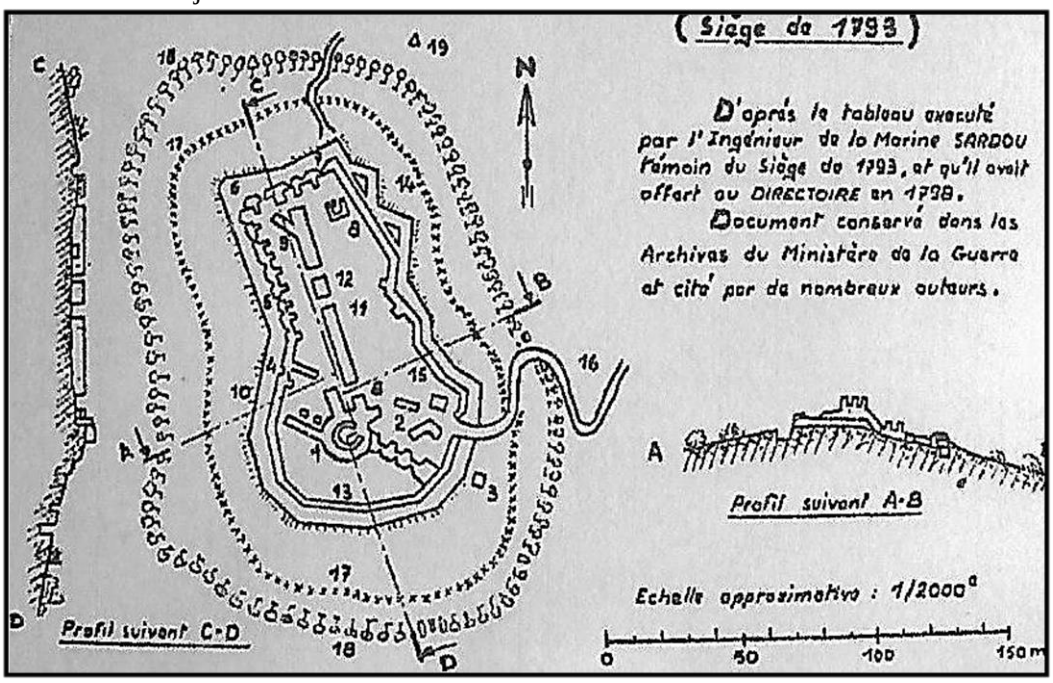
Le château de Montauban

Le 17 septembre 1793, sur ordre du général, le capitaine MUIRON et quelques-uns de ses camarades officiers sont enjoints de rejoindre le château de Montauban. L'emplacement est judicieusement choisi. Il offre un point d'observation idéal pour élaborer une stratégie de reconquête. Les officiers sont introduits dans le salon d'honneur. Ils y découvrent le général CARTEAUX.

Entouré de deux représentants en mission, GASPARIN et SALICETTI. A leur côté se trouve un quatrième personnage encore inconnu, très jeune, de petite taille par rapport aux statures du général et des représentants. Chacun des présents attend les présentations. Chaque officier s'étant présenté, SALICETTI prend la parole. Il confirme que l'état de santé de DOMMARTIN ne lui permet plus de poursuivre sa mission. Il déclare que les représentants ont décidé de confier l'artillerie devant Toulon au capitaine BUONAPARTE, actuel commandant de la 12e compagnie du 4e régiment d'artillerie.

Il est rapporté que d'emblée, le capitaine BUONAPARTE après s'être avancé vers la grande table du salon où est étendue l'ample carte d'état-major représentant Toulon et ses environs, pointant son doigt sur un modeste sommet qui domine la ville au Sud de la baie, aurait lancé : *"Citoyens officiers, là est la reconquête de Toulon"*. Spontanément, MUIRON qui se trouve à ses côtés aurait précisé : *"Les hauteurs du Caire !"* Un court instant leurs regards se croisent. Celui de BUONAPARTE est sévère, celui de MUIRON est appuyé et soutenu. Spontanément, les deux hommes se sont reconnus, évalués. MUIRON a apprécié le chef. BUONAPARTE a décelé dans le tout jeune officier celui qui déjà possède la connaissance du terrain.

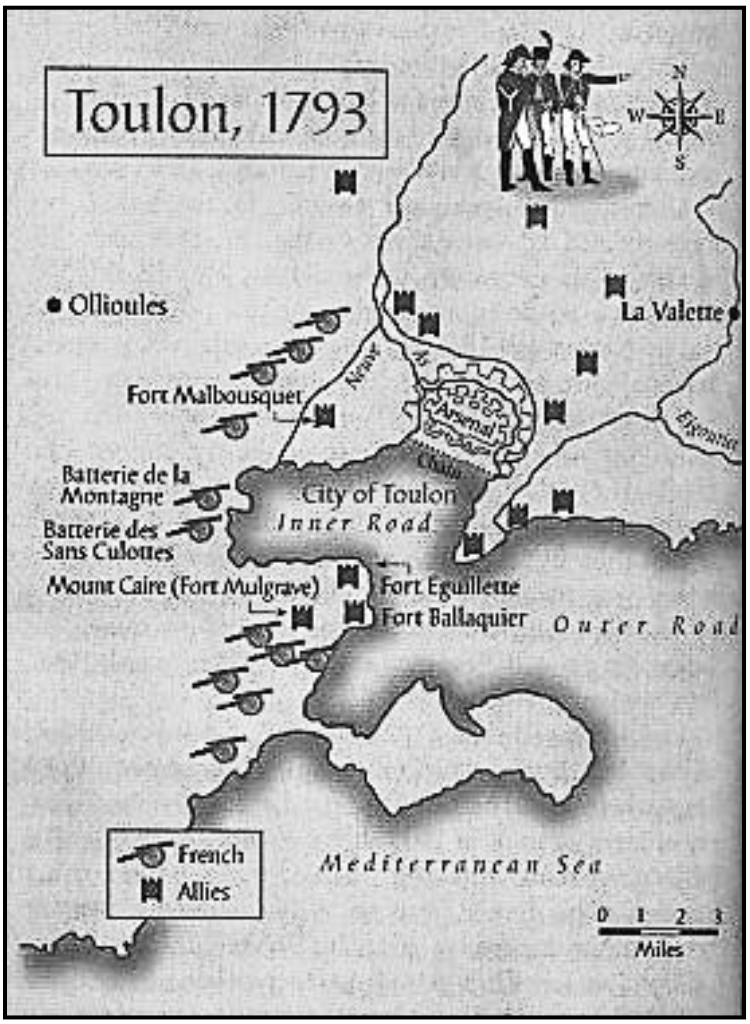
BUONAPARTE, s'adressant à l'auditoire présent, définit avec aisance et précision la stratégie qui va s'articuler à partir et autour de ce point dominant, le Fort Caire. Des positions stratégiques pour batteries vont être rapidement établies. Poursuivant son exposé, le chef précise son idée, celle d'occuper chacune des hauteurs de la zone par bonds successifs. Il enjoint les officiers et leurs hommes d'installer de nombreuses batteries aux endroits qui leur seront précisés. L'artillerie prendra sa place, l'infanterie apportera son soutien. L'entretien est très court, laissant coi CARTEAUX, loin de partager ses vues sur la stratégie avancée. GASPARIN et SALICETTI, à la fois stupéfaits et admiratifs devant ce jeune officier prometteur, vont abonder dans son sens. Quant aux officiers, ils furent tous subjugués par l'autorité naturelle de ce nouveau venu.



Le fort Caire

PREMICES ET PROGRESSION DU SIEGE.

Pleinement conscient de la carence en hommes et en moyens pour conduire sa stratégie, BUONAPARTE rassure ses subordonnés sur l'arrivée rapide de renforts en provenance de Marseille de Nice et de Valence. Toute sa tactique repose sur l'artillerie et le soutien d'une solide infanterie. Le soir même de sa prise de commandement, accompagné de MUIRON et de six cavaliers, il s'en va reconnaître l'emplacement de la première batterie, surpris de la parfaite connaissance de la zone par son accompagnateur. Il en fera un adjoint indispensable pendant toute la durée du siège. C'est en sa compagnie qu'il définit et établit les emplacements appropriés pour chacune des autres batteries, des emplacements judicieusement choisis pour démanteler la flotte anglaise. L'identité de leur formation d'artilleur conforte leur rapprochement tout en grandissant leur confiance mutuelle.



La situation sur le terrain ne leur laisse guère de répit. C'est autour de repas rapidement engloutis imposés par la conjoncture, que BUONAPARTE et MUIRON vont apprendre à mieux se connaître et s'apprécier. Cependant, si MUIRON se montre enthousiaste et passionné durant ces courtes rencontres, BUONAPARTE se découvre par phrases laconiques et brèves. Les échanges plus intimes attendront.

Dès l'arrivée des renforts attendus, la prompte mise en place des batteries s'est opérée. Sitôt disposées sur la partie ouest de la rade elles entrent en action. BUONAPARTE est un homme pressé. C'est dans un délai relativement court que toutes les batteries deviennent opérationnelles. En fonction des emplacements toutes les méthodes de tirs seront exploitées. Des trajectoires directes à celles par ricochet jusqu'à l'utilisation des boulets rougis au feu, nul procédé de tir ne sera écarté pour atteindre efficacement les objectifs. La fixation du vaisseau amiral anglais, le "Saint-Georges" en montre l'exemple, révélant à la fois efficacité de la stratégie de BUONAPARTE et de ses artilleurs. Acculée vers la passe la marine anglaise, après avoir subi de lourdes pertes, s'apprête à quitter la baie, non sans avoir réussi à incendier l'arsenal.

La rade pratiquement libérée, le Caire demeure le dernier objectif à vaincre pour éradiquer l'emprise anglaise sur Toulon. Le 21 septembre, CARTEAUX et ses troupes occupent le village de La Seyne. Le 21 octobre, un premier assaut mené par le général est violemment repoussé. Apprenant l'échec, BUONAPARTE entre dans une furieuse colère. Accusant CARTEAUX d'incompétence, il demande aux représentants conventionnels la présence d'un général en chef stratégiquement capable de conduire l'opération. Sur la demande de SALICETTI, le Comité de Salut Public révoque CARTEAUX. Les deux représentants du peuple proposent BUONAPARTE au grade supérieur. Il devient d'emblée chef de bataillon et dorénavant seul décideur, dans l'intervalle, de la stratégie à conduire durant le siège.

DELICATE ATTENTION.

Commandant de la 22^{e} compagnie, MUIRON se découvre placé dans le sillage de BUONAPARTE. Le chef de bataillon, contraint d'abandonner le commandement de la 12^{e} compagnie, laisse vacante la place pour un nouveau chef. CARTEAUX, encore en place, porte son choix en faveur d'un certain capitaine BERNARD. Influencés par BUONAPARTE, SALICETTI et GASPARIN en décident autrement. Le commandement de la 12^{e} compagnie sera assuré par le capitaine MUIRON.

Muiron exulte. L'homme qui en quelques jours transcende l'ordre de l'ensemble des règles de la hiérarchie militaire, devient l'unique chef de toutes les opérations engagées au siège de Toulon. C'est celui-là même qui le choisit pour lui succéder et lui confie ses hommes. Un choix qui souligne la confiance grandissante de Buonaparte envers son subordonné. Il s'établit entre les deux hommes un lien qui n'aura de cesse de se renforcer. La pleine assurance du chef, dans la loyauté et la droiture de son adjoint, conforte le solide ancrage qui se crée entre les deux hommes.

BUONAPARTE, fort du talent que montre MUIRON dans la conduite des hommes, sait déjà tout ce qu'il pourra demander et obtenir de ce jeune officier.
Si prodigieux et heureux que puisse être le ressenti d'une grande satisfaction, les événements n'épargnent pas pour autant la survenance de pénibles afflictions. Un message en provenance de son père lui annonce le décès de sa mère. Le chagrin de Jean-Baptiste est immense. Ajouté à l'anxiété qu'elle nourrissait à l'égard de son fils, elle n'a pas supporté la mise en cause des baux de la ferme par les conventionnels qui plaçait, de façon sommaire, les fermiers généraux sur le chemin de l'échafaud. Son mari titulaire d'une telle charge se trouvait inclus dans le registre des contestés. L'idée du sort réservé à son époux lui aura été fatale.
Rejoignant sa batterie, le capitaine MUIRON reçut de différentes manières le réconfort de ses hommes. BUONAPARTE, ayant pris connaissance du drame qui frappait son adjoint est venu lui présenter d'abord, de façon protocolaire, ses condoléances. D'une manière plus intime, après lui avoir fait part du douloureux ressenti que lui avait provoqué la mort de sa mère, il lui promit de lui présenter une femme courageuse, mère de huit enfants : Letizia BUONAPARTE. Une attention qui marque encore plus la profondeur de l'attache qui s'instaure entre les deux hommes.
Les idées jacobines qui animaient Jean-Baptiste MUIRON l'avaient longtemps tenu à l'écart de la religion. L'âpreté des combats et les affligeants événements personnels qui lui advenaient, allaient le ramener temporairement vers une piété débordante de ferveur. A chacun des jours où se présente une accalmie, il s'obligeait à des instants de recueillement au Clos Saint Louis, un lieu proche de la batterie des "Jacobins", une des unités qui se trouvait sous sa responsabilité.

Le Clos Saint-Louis

La Convention fait de la reprise de Toulon sa priorité. Pour marquer cette volonté, elle envoie sur place un renfort de représentants.
Les citoyens FERON, RICORD, l'inévitable BARRAS et Augustin ROBESPIERRE, frère du premier représentant national, viennent apporter leur soutien à SALICETTI et GASPARIN déjà en place.
Le message de la Convention à l'adresse de son armée est limpide : *"Vous prendrez Toulon, ou vous mériterez nos regrets"*.
En cet intervalle, BUONAPARTE règne en chef absolu sur la zone des opérations, il est partout. Il multiplie l'installation de nouvelles batteries, laissant le soin aux soldats de les baptiser. On peut y entendre différentes désignations : "les Jacobins", "les Hommes sans peur", "les Chasse Coquins", les "Sans Culotte" et d'autres appellations encore de leur cru.
BUONAPARTE persiste et signe : investir le Caire et Toulon tombera.
Il advient qu'un certain jour d'octobre, un militaire se présente à la batterie des "Jacobins", une de celles affectées au capitaine MUIRON.
C'est le sergent JUNOT, récemment en place à la batterie des "Sans Culotte". Les deux hommes se connaissaient déjà pour avoir courtisé concurremment la fille du bailli MONTBAR. Une fredaine sentimentale dont JUNOT fut le rival malheureux. Oubliée l'équipée amoureuse, en ce jour ce sont les retrouvailles de deux amis au service de la République.
L'admiration respective de MUIRON et JUNOT pour BUONAPARTE fortifie leur amitié.
C'est alors qu'un troisième personnage apparaît, venant s'ajouter à l'amical duo déjà constitué : il s'agit du lieutenant artilleur MARMONT, lui-même animé d'une sensibilité équivalente envers le tout-puissant commandant.

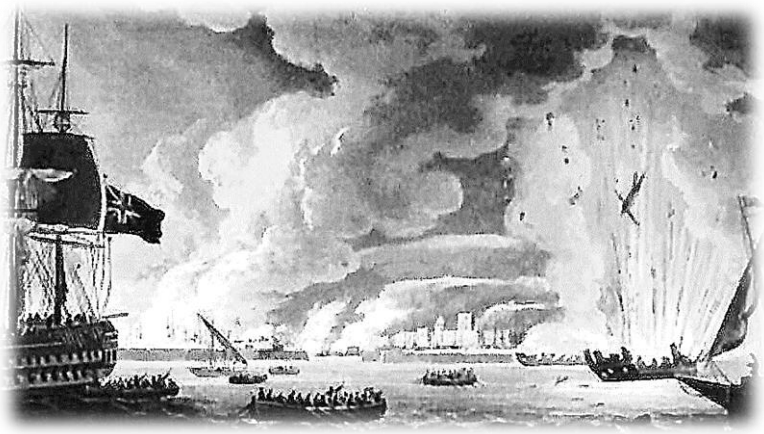
JUNOT

A la base du Caire, se constitue autour d'un véritable chef, un groupe d'hommes forgés à l'encadrement dont la détermination et le dévouement vont être mis à l'épreuve.
Leur mérite réside surtout dans leur capacité à contenir et diriger des hommes de toute provenance et de les convaincre à l'action.

BUONAPARTE

L'ASSAUT DU CAIRE.

Dans peu de temps, MUIRON, MARMONT et JUNOT vont remettre à BUONAPARTE la première clé de son destin. C'est alors que le général DUGOMMIER, dont l'entente, voire la complicité avec BUONAPARTE sur la stratégie à conduire pour l'assaut du Caire est entière, prend le commandement de l'armée devant Toulon. En prévision d'une réserve en moyens humains, il rassemble sept mille hommes au village de La Seyne.
Précédé par trois jours d'intenses pilonnages, le 11 décembre l'assaut est décidé. Très tôt, le matin du 17 décembre 1793, l'attaque est lancée. Des trombes d'eau s'abattent sur la zone des combats rendant la tâche plus ardue.
Trois colonnes d'infanterie comprenant chacune un élément d'artillerie sont constituées. Différents axes d'attaques sont définis. Les colonels VICTOR et BRULE à la tête des deux premières lancent leur offensive, le premier par l'Est, le second de front. La troisième qui forme la réserve à laquelle sont intégrés les officiers d'artillerie MUIRON et MARMONT se voit commandée par DUGOMMIER et BUONAPARTE. Pour parachever la manœuvre, le général DELABORDE à la tête d'un régiment d'élites auquel est associé JUNOT a pour rôle d'assurer le renfort là, où impérativement et spontanément, il peut s'imposer.
L'attaque est rapide et violente. La défense se découvre opiniâtre et résolue. Contraint de céder sous la pression républicaine, l'Anglais voit ses avant-postes annihilés sans ménagement. Il survient que la troisième colonne, dans la nuit et le mauvais temps, perd son orientation. BUONAPARTE, qui prend très vite conscience du danger, lance MUIRON et sa compagnie en avant. La parfaite connaissance du terrain par le capitaine, renforcée par l'assistance d'un guide seynois, facilitent la rapidité de la manœuvre. Sans pratiquement avoir subi de pertes, MUIRON et son unité arrivent au pied des fortifications. Profitant d'une embrasure, suivi de ses hommes, il pénètre dans le Caire. L'engagement qui se déclenche s'avère violent, déchaîné. C'est à l'instant où DUGOMMIER et BUONAPARTE s'introduisent à leur tour dans la brèche que MUIRON reçoit un coup d'une grande violence au niveau du flanc droit qui le projette à terre. Grièvement blessé ses hommes prendront le soin de le placer dans un endroit protégé de la Grande Redoute.
L'assaut dans son ensemble fut mené énergiquement avec une particulière rapidité. Débuté à la première heure du matin, c'est à la levée du jour, sous une pluie battante, que les républicains investissaient le Caire Au bilan, MARMONT est assommé, VICTOR git le ventre ouvert, DUGOMMIER et DELABORDE sont blessés, BUONAPARTE est atteint au mollet et MUIRON est inerte, sur le flanc. Allongé sur le sol, MUIRON attendra l'arrivée d'un chirurgien de la marine, Jean-François FERNANDEZ, mandé en urgence par BUONAPARTE. Si la plaie se montre impressionnante, il s'avère qu'aucun organe vital n'est atteint. MARMONT, qui a repris ses sens, se voit confié, par BUONAPARTE, la responsabilité du Caire. Sa première réaction est de retourner toutes les pièces d'artillerie conquises contre les dépossédés. Au milieu d'un désordre indescriptible, la grande redoute reconquise, libérée de l'Anglais, se découvre temporairement sous l'emprise d'une relative accalmie. C'est l'instant que choisissent les représentants du peuple pour complimenter les soldats de la République. S'arrêtant un long moment auprès des officiers, ils leur manifestent leurs félicitations. Une attention toute particulière, accordée par les autorités et par ses chefs, est réservée à MUIRON, louant son exploit et sa détermination dans l'action.



Incendie de l'Arsenal de Toulon

Sur le terrain, l'ennemi totalement déstabilisé, se replie en toute hâte. Une à une les redoutes anglaises tombent. L'artillerie du fort Caire contrôle toute la baie. De nombreux bâtiments anglais sont touchés Le 18 décembre, moins de quarante-huit heures après l'assaut, les troupes et la flotte anglaise évacuent Toulon. Avant d'évacuer la baie, l'ennemi n'a pas manqué d'embraser une partie de l'arsenal, notamment les réserves de bois et d'incendier les bateaux français encore à l'ancre.

HONNEUR ET RECONNAISSANCE.

Acte de nomination concernant le capitaine MUIRON.

Au nom du peuple français
Les représentants du peuple près de l'armée du siège de Toulon
D'après le compte-rendu qui leur a été fait par le général en chef de l'armée d'Italie chargé du siège de Toulon, de la bravoure, du zèle, de l'intelligence et du civisme que le citoyen MUIRON, capitaine commandant la 12e d'artillerie a montré dans toutes les actions qui ont eu lieu contre cette ville rebelle, nomment le citoyen MUIRON chef de bataillon d'artillerie pour en exercer les fonctions et jouir des prérogatives et appointements attachés à ce grade.

Chargent le général en chef de le reconnaître et de le faire reconnaître en la dite qualité.

Fait au quartier général à Toulon le 30 frimaire de l'An 2e de la République une et indivisible.

Signé, BARRAS, RICORD, FERON, SALICETTI.

Pendant ce temps, un vent de terreur règne sur le pays. Sous l'impulsion du député DUPIN, le corps des fermiers généraux est mis en accusation, pour malversation, détournements de fonds publics, et plus grave encore, pour complot contre la République. Naturellement le père de MUIRON est concerné et il faut s'attendre au pire.
Depuis la fin décembre, Jean-Baptiste a rejoint la maison familiale de Sceaux pour y soigner sa blessure, et surtout, pour défendre son père qui s'attend à être mis au banc des accusés. En effet, le 22 février 1794 l'inévitable mise en accusation conduit à l'arrestation de Nicolas MUIRON. Il est appréhendé et conduit à la maison d'arrêts et de santé "La Folie Renaud", un établissement dirigé par un chirurgien ancien élève de monsieur DE LA MARTINIERE (son père naturel), une situation qui va conditionner favorablement son régime d'incarcération
La chose n'en est pourtant pas réglée. Usant de ses connaissances et de son attribut de héros national, nanti d'un éloge écrit et signé par Augustin ROBESPIERRE, frère de Maximilien le premier conventionnel, Jean-Baptiste entreprend une audacieuse démarche pour sauver son père. Grâce à une habile stratégie, il va franchir les barrières politico-judiciaires placées par les forcenés conventionnels tels les DUPIN, FOUQUIER-TINVILLE, BARERE ou CHENIER, pour atteindre la tête influente du régime : Maximilien ROBESPIERRE. Reçu, écouté et entendu, il obtient gain de cause. Le 3 mars 1794, Nicolas Eustache MUIRON, ci-devant fermier général du roi, est libéré.

Château-Sallé

Parfaitement rétabli de sa blessure et soulagé des pesants et affligeants soucis dont il fut l'objet, le chef de bataillon MUIRON rejoint l'armée d'Italie et du même coup, retrouve son idole, BUONAPARTE. Après le siège de Toulon, Napoléone BUONAPARTE partage avec sa famille une magnifique bastide provençale : "Château-Sallé" située sur les hauts d'Antibes. Fidèle à sa promesse, il présente sa mère à Jean-Baptiste. Il est rapporté que, suite à des visites fréquentes et soutenues, le temps passant, Letizia recevait Jean-Baptiste en lui portant la même affection qu'à ses propres enfants. La décrépitude du régime de la Convention conduit à la disgrâce de ROBESPIERRE. Par son exécution le 10 thermidor de l'An II (10 juillet 1794), BUONAPARTE perd son principal soutien national. Le régime conventionnel le nomme successivement inspecteur des côtes, puis commandant en chef de l'armée d'Italie. A partir de cette position, il conçoit un plan d'opérations visant à pousser son armée jusqu'au Piémont, un plan accepté par le pouvoir en place. Une tentative vers l'Italie qui, malgré quelques victoires, va s'interrompre faute de volonté politique. Les avantages acquis resteront sans portée tangible.
1795 se révèle être une période où tout chancelle autour de BUONAPARTE. Discrédité au niveau de l'Etat, il est considéré comme incorruptible. Pour beaucoup, il est devenu "l'épée ralliée au simulacre de la vertu". Il se retrouve placé aux arrêts de rigueur. Diligemment innocenté, la sentence n'aura été que de courte durée.

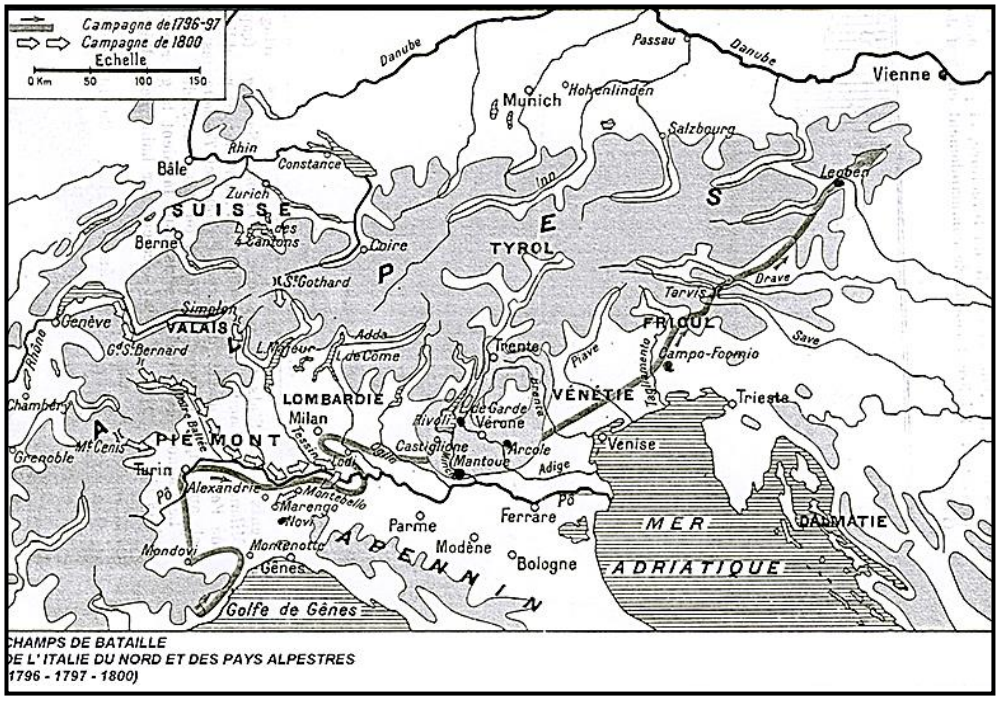
Durant ce temps, lié à sa cousine par un grand sentiment réciproque partagé, Jean-Baptiste MUIRON va partager sereinement un congé ponctué d'instants heureux au sein d'une capitale qui n'a de cesse de transformer son image et son comportement. Déjà s'élabore entre lui et sa cousine, une promesse de mariage.
Un bref courrier de JUNOT lui fait savoir que BUONAPARTE est à Paris, installé à l'hôtel de la Liberté. Il se trouve entouré de Louis BUONAPARTE, son frère, de MARMONT et de JUNOT. Il s'avère en cette période, au niveau de l'Etat, que le quota des généraux se trouve dépassé. BUONAPARTE, l'un des plus jeune nommé d'entre eux se voit rayé des cadres et sanctionné pour avoir refusé le commandement d'une brigade d'infanterie en Vendée. Une disgrâce qui le contraint à l'effacement. Une mise à l'écart qui aura pour effet de resserrer les liens avec ses fidèles adjoints. Le 26 septembre 1795 se fomente à Paris une insurrection royaliste. La réaction de la Convention dans un dernier sursaut sera sévère. Pour contrer la révolte, un des rescapés du couperet conventionnel, se souvient d'un certain "général Canon" qui sut si bien, par sa stratégie, chasser l'Anglais de Toulon. Il confie à son camarade FERON le soin de l'approcher et le rappeler au service. BUONAPARTE rejoint le Carrousel, quartier général de BARRAS, lequel lui délègue la mission de rétablir l'ordre dans la capitale.
Autour de BUONAPARTE sont réunis, MURAT, BRUNE, VACHOT, BERRUYER, VERDIERES et CARTEAUX, qui reçoivent les instructions pour mener à bien l'opération. MUIRON, MARMONT et JUNOT ont rejoint le dispositif. Il est rapporté une interpellation lancée par BUONAPARTE à l'adresse de MUIRON l'enjoignant à faire connaître sa position.
Elle tenait en ce qui suit :
"Beaucoup des tiens sont en face, es-tu prêt à défendre le gouvernement ?" Et MUIRON de lui répondre spontanément : *"J'ai fait serment de défendre la République, je fais partie de la force armée, j'obéirais à mes chefs"* […]*"Alors tu commanderas l'unité et la batterie située au Cul de Sac Dauphin".*
L'emplacement désigné s'avérait propice pour qu'un feu d'artillerie, particulièrement ajusté et nourri, anéantisse les opposants. L'action devait marquer le point d'arrêt à l'insurrection.
BUONAPARTE et les généraux associés à la contre révolte reçoivent l'éloge de l'Assemblée. Promu général de division, il devient, dix jours plus tard, général en chef de l'Intérieur. L'honneur qui lui est dévolu lui vaut la faveur de s'installer dans une superbe demeure de la rue des Capucines. Une situation qui lui ouvre les portes des beaux salons à la mode. C'est, paraît-il, le moment qu'il choisit pour franciser son nom : il devient Napoléon BONAPARTE.
Le 26 octobre 1795, la Convention est dissoute. Le Directoire, nouveau régime se met en place. L'autorité se voit représentée par cinq directeurs, dont CARNOT en premier. Le régime est constitué de deux chambres, le Conseils des Cinq-Cents et le Conseil des Anciens. Si le régime change de désignation ses représentants, eux, demeurent les mêmes. C'est la dernière phase de la Révolution, celle d'une République qui s'embourgeoise. Par l'usage du système censitaire, le régime se prive de tout soutien et de toute légitimité populaire. Sa gouvernance s'obligera à s'appuyer sur l'armée, celle par qui viendra sa perte. Une armée dont certains généraux victorieux nourrissent déjà certaines appétences politiques.

13 Vendémiaire de l'An IV (9 octobre 1795)

ECART RELATIONNEL.

A la fin de l'année 1795, la situation des rapports de force en Europe Occidentale se présente ainsi : Le traité de Bâle marque l'éclatement de la coalition (Hollande, Prusse, Espagne). L'Angleterre, forte de sa suprématie maritime semble abandonner toute visée continentale. Seule l'Autriche demeure une menace pour la République.
Couvrant le début du printemps 1796 toute une succession d'événements heureux et malheureux vont toucher indifféremment nos deux valeureux officiers.
Le 2 février 1796, Jean-Baptiste est frappé par le décès de sa sœur, Catherine Emilie DE SAINT. JULLIEN, née MUIRON.

Le 2 mars 1796, le général BONAPARTE est nommé commandant en chef de l'armée d'Italie.
Le 9 mars 1796, le général BONAPARTE épouse Rose TASCHER DE LA PAGERIE, veuve BEAUHARNAIS.
Le 30 mars 1796, le chef de bataillon MUIRON épouse Euphrasie BERAUD-COURVILLE, sa cousine.
Dès ce printemps 1796, CARNOT le premier directeur du Directoire, met en œuvre trois armées face à l'Autriche. Deux à l'Est, respectivement commandées par JOURDAN et MOREAU et la troisième, sous le commandement de BONAPARTE, se voit chargée de faire diversion au nord de l'Italie. C'est à cette même période que le chef de bataillon MUIRON, tout juste marié, rejoint l'armée d'Italie en bivouac dans le village de Cherasco au Sud de Turin.
Il est rapidement reçu par BONAPARTE, entouré de son chef d'état-major BERTHIER et de plusieurs aides de camps, Louis BONAPARTE, LEMAROIS, CROZIER et MARMONT. A sa surprise, l'accueil se révèle différent, plutôt distant et dominateur. C'est un nouveau NAPOLEON qu'il découvre. Les rapports d'un généralissime à la tête d'une armée de quarante mille hommes et d'un subordonné tout juste rejoignant son unité doivent être, en apparence, d'une autre nature que ceux qui ont pu exister en des circonstances plus conviviales.
Enjoint à regagner son bataillon rattaché à la division Masséna stationnée à Alessandria le 14 mai, MUIRON avec son unité vont franchir le Pô et pénétrer dans Milan. Le lendemain, l'arrivée de BONAPARTE dans la capitale piémontaise est un triomphe. Ce printemps d'Italie avait opéré une mutation prodigieuse chez BONAPARTE. Le général sans emploi de 1795 s'est transformé en conquérant héroïque et dominateur. Au hasard d'allers et de venues dans la vallée du Pô, chaque rencontre avec le général lui apportait une vision nouvelle de son idole. A mesure que grandissait la distance relationnelle entre lui son chef, l'admiration et l'attachement qu'il lui portait ne cessaient de croître.
Quelle explication apporter à la prise momentanée de distance de BONAPARTE, et à l'attitude que BONAPARTE montrait envers son subordonné ? L'élémentaire observation conduit à l'évidence : MUIRON s'élève dans la hiérarchie militaire avec une précocité et une rapidité que lui-même, BONAPARTE, ni personne n'avait atteint jusqu'alors. Sous-lieutenant à quinze ans, un an avant BONAPARTE ; lieutenant avant ses dix-neuf ans, trois ans avant BONAPARTE ; capitaine dans sa dix-neuvième année, près de quatre ans avant BONAPARTE ; enfin chef de bataillon à la veille de ses vingt ans, âge auquel BONAPARTE n'était encore qu'un tout jeune sous-lieutenant. D'ici quelques mois il serait promu au grade d'adjudant général et rien ne semblait s'opposer à ce qu'il accède au grade de général de brigade bien avant le record jusqu'alors établi par son chef. Si surprenante que puisse être la réalité des faits, rien ne traduit ni ne rapporte qu'un grief quelconque ait pu interférer dans la relation des deux officiers. La transcendance de l'intelligence qui les animait, les plaçait au-dessus de tout égarement de penser.
En ce début de juin 1796, la stratégie de la campagne d'Italie désigne Mantoue comme objectif clé. La ville se présente comme la porte idéale pour atteindre le Tyrol, le Frioul et la Vénétie. Les ordres tombent clairs et précis. La division du général SERRURIER, appuyée par l'artillerie du chef de bataillon MUIRON, mettra le siège devant Mantoue, citadelle fortifiée, réputée imprenable. Les revers de l'armée d'Italie provoqués par l'armée du général autrichien WURSMER supérieure en nombre, contraint au repli les divisions MASSENA, JOUBERT et SAURET. LANNES et MURAT sont faits prisonniers. BONAPARTE donne l'ordre de lever le siège de Mantoue. La situation contraint MUIRON à détruire toute son artillerie. Durant la journée qui suit la levée du siège, WURSMER occupe Mantoue. Le repli de l'armée d'Italie s'ordonne vers les localités de Brescia et Marcaria où se mûrit le sursaut. C'est durant ce court intervalle que MUIRON remarque les talents d'un jeune capitaine d'origine polonaise, SULKOWSKI. Une étroite amitié va s'établir entre les deux hommes.



En la circonstance, la tactique bonapartiste va montrer tous ses effets. La rapidité et la mobilité des troupes républicaines vont avoir raison de la supériorité de l'armée de WURSMER en créant par la surprise le désordre au sein de ses troupes. Les unités autrichiennes en approche du lac de Garde vont être toutes neutralisées et défaites. La prise de Castiglione sera le coup décisif et l'apothéose de l'engagement du moment.

Le soir du 4 août, une grande partie de l'armée d'Italie se trouve concentrée à Castiglione où BONAPARTE a installé son quartier général. Seule manque à l'appel la division de SERRURIER. L'ordre lui est donné de rejoindre la zone des futures opérations avec pour objectif Vérone. Elle est la division que WURSMER, retranché à Vérone n'attend pas. C'est elle qui va conduire BONAPARTE sur la route de Vérone, ville où l'artillerie de MUIRON va forcer les entrées et en assurer la prise.

REGAIN.

Les victoires cumulées de Castiglione et de Vérone font l'objet d'un grand souper au cours duquel MUIRON se retrouve à la table de BONAPARTE. C'est l'occasion que choisit MUIRON pour annoncer sa future paternité. Ajoutée à l'allégresse du succès des armes, l'annonce est reçue et partagée dans l'enthousiasme. Dans l'instant, nul ne saurait mesurer la portée du ressenti de BONAPARTE à l'égard de MUIRON. Seules, la confiance manifestée par les lourdes responsabilités attribuées à son subordonné et l'appréciation de résultats circonstanciés démontrés, laissent supputer que le généralissime n'a pas oublié. Avant de rejoindre la division du général VAUBOIS stationnée à Trente, unité à laquelle est rattaché son bataillon, Jean-Baptiste se doit de rendre une visite à son ami JUNOT grièvement blessé.
A l'automne 1796, l'armée de la République se trouve sous l'emprise d'un grand malaise. L'importance des pertes subies conduit BONAPARTE à réorganiser son armée. Ses premières préoccupations vont se porter sur son artillerie et sa mobilité, une étude qu'il va confier au général LESPINASSE secondé par le chef de bataillon MUIRON.
Il advient qu'au cours de cette affectation, le général remet à son adjoint un message en provenance du chef d'état-major qui traduit ce qui suit : *"Il est ordonné aux citoyens MUIRON, chef de bataillon, SULKOWSKI, adjoint à l'état-major et DUROC capitaine d'artillerie, de se rendre sans délai auprès du général en chef pour y remplir provisoirement les fonctions d'aide de camp, dans l'attente de la confirmation dans ce grade par l'exécutif du Directoire".*
Dans le même temps, Jean-Baptiste MUIRON apprend qu'il vient d'être proposé au grade d'adjudant général (équivalent colonel). Une nouvelle marque de considération qui surgit à l'adresse de son subordonné. L'observation nous conduit à discerner que parmi les aides de camp du généralissime, Louis BONAPARTE, CROZIER, MARMONT, JUNOT, LEMAROIS et Elliot, en place depuis le début de la campagne d'Italie, auxquels s'ajoutent les deux nouveaux, SULKOWSKI et DUROC, ces officiers détiennent tous le grade de capitaine. Seul MUIRON, chef de bataillon, demeure le plus gradé d'entre eux. Un placement qui laisse présumer d'un futur accès à la fonction de premier aide camp auprès du général en chef.
Le 30 octobre 1796, répondant aux ordonnances du Directoire, BONAPARTE réunit son état-major et ses aides de camp pour un conseil de guerre afin de décider le déclenchement d'une nouvelle offensive. Cette dernière, vise à fixer au Nord de Venise l'armée du général ALVINZI (50.000 hommes), remplaçant de WURSMER. L'opération s'avère difficilement réalisable. L'armée républicaine ne dispose que d'un trop faible effectif en hommes et les moyens en matériel font désespérément défaut pour faire face, en l'état, à l'Autrichien. Le moral des troupes est au plus bas. La mobilité dans l'action s'en ressent.
Les combats à venir pour la conquête de l'Italie et la guerre contre l'Autiche vont être décisifs. Sur le seul site de l'Adige, ALVINZI manœuvre trente mille hommes, alors que l'armée républicaine ne lui en oppose qu'à peine vingt mille.
Le 13 novembre, BONAPARTE lance un appel désespéré au Directoire :
"L'infériorité de l'armée et l'épuisement des hommes les plus braves me font tout craindre. Peut-être sommes-nous à la veille de perdre l'Italie ? Je fais mon devoir, l'armée fait le sien. Mon âme est déchirée, mais ma conscience est en repos. Des secours, des secours…. ".
BONAPARTE ne renonce pas. En plaine, il savait qu'il ne pouvait rien contre une armée quatre fois supérieure en nombre. Un trait de génie avait traversé son esprit. Manœuvrer sur un terrain où la valeur individuelle prévaudrait sur celle du nombre. Pour tenter la fortune des armes, il choisit la zone marécageuse d'Arcole. En occupant de vive force les trois chaussées permettant d'aborder au milieu marécageux, il devenait possible de refouler l'ennemi sur la grande route qui relie Vérone à Vicence, de menacer ses arrières et de le forcer à refranchir les Alpes.

Le Pont d'Arcole

BONAPARTE

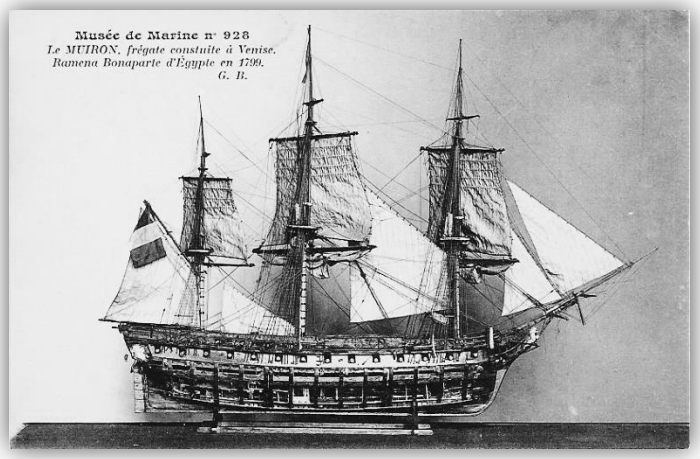
Du 14 au 15 novembre l'armée d'Italie se met en marche sur la rive droite de l'Adige, qu'elle va traverser à Ronco, là où justement se présentent la zone des marécages et ses trois voies d'accès. L'une, dont la direction s'oriente vers le Nord-Est, est assignée à MASSENA. La seconde, qui conduit vers le Sud-Est, est attribuée au général GUIEU. La troisième chaussée, celle du milieu, qui mène directement au pont de l'Alpone, petit affluent de L'Adige, c'est AUGEREAU qui est chargé de l'exploiter. MUIRON et SULKOWSKI sont à l'avant-garde de la division.
On accédait au village par un pont d'une vingtaine de mètres qui enjambait l'Alpone pour atteindre Arcole. Dès les premières tentatives de franchissement, un feu nourri repousse les charges menées par VERDIER. MUIRON et SULKOWSKI participent en alternance aux différents assauts, tout en informant en permanence BONAPARTE sur l'évolution de la situation jusqu'au moment où elle devient désespérée. BONAPARTE arrive rapidement à l'entrée du pont là où la bataille fait rage. Il harangue ses troupes, prend le drapeau en donnant l'ordre au jeune major, André ETIENNE, de sonner la charge. MARMONT précède avec sa colonne avec SULKOWSKI à gauche et MUIRON à droite. Il advient qu'un tir violent et soutenu sur le flanc gauche de la colonne sème le doute et stoppe l'élan.
MUIRON prend conscience du danger. Poursuivre la charge, c'en est fini de l'armée d'Italie. Soudain, dans un brusque demi-tour, il se jette sur son général et tout en le protégeant lui hurle la nécessité du repli. C'est à l'instant même qu'une salve appuyée l'atteint, faisant jaillir son sang au visage de Bonaparte. Dans la cohue du combat, il est rapporté que l'Alpone fut sa sépulture.
Ainsi devait s'achever la destinée de Jean-Baptiste MUIRON, à l'âge de vingt-deux ans, là, au pont d'Arcole, cible du hasard dans l'âpreté d'une bataille.
Il n'est de destinée, si modeste ou brillante soit-elle, qui ne s'achève autrement que par l'effacement. Il devient très affligeant quand celui-ci se produit trop tôt.
Ressaisis, les Républicains, au prix de nombreuses vies, arriveront à leur fin après deux jours de combat pour battre les Autrichiens et investir Arcole.
Dès son retour à Vérone, BONAPARTE va rendre le plus bel hommage à son ami.

A la citoyenne MUIRON
Muiron est mort à mes côtés sur le champ de bataille d'Arcole. Vous avez perdu un mari qui vous était cher, j'ai perdu un ami auquel j'étais depuis longtemps attaché ; mais la Patrie perd plus que nous deux en perdant un officier distingué autant par ses talents que par son courage. Si je peux vous être bon à quelque chose, à vous ou à son enfant, je vous prie de compter entièrement sur moi.
BONAPARTE, Général en chef de l'armée d'Italie.

Au citoyen CARNOT,
Vous trouverez ci-joint, cher Directeur, deux lettres que je vous prie de lire et faire parvenir à leurs adresses Celle à la femme MUIRON devrait être remise par quelqu'un de ses parents qui puisse la préparer à cette mauvaise nouvelle.
BONAPARTE.

NON A L'OUBLI.

Si le Port de Toulon nous était conté, nous ne saurions voir soustrait de l'entendu un fait marquant de son histoire qui ne pourrait laisser l'auditoire indifférent. En effet, une investigation rétrospective portant sur la période comprise entre 1797 et 1885, soit quatre-vingt-huit années, révèle que le port abrita et maintint à flot une frégate vénitienne baptisée *"La Muiron"*. Relevant du thème du présent exposé, la particularité du nom de ce bâtiment, qui n'a aucun rapport apparent avec l'élément marin, s'avère être l'aboutissement d'un choix dûment déterminé.



Après Arcole, la campagne d'Italie se poursuit par la prise de Mantoue et pousse son avance vers Venise, Trieste, Rome et le Tyrol. A la suite de ses victoires et un armistice signé avec l'Autriche, BONAPARTE décide de prendre Venise qui possède une marine bien équipée. Fort de cette intention, le 15 avril 1797, il mandate le général JUNOT vers le Sénat vénitien pour engager des négociations. L'échec est patent. Devant ce refus à négocier, le généralissime lance une déclaration de guerre contre Venise qui se conclut par une marche forcée sur la ville, un engagement qui se conclut, le 2 mai 1797, par l'abdication du Sénat Vénitien.

Le 22 mai 1797, BONAPARTE s'empare de toute la flotte vénitienne disponible dans le port et dans l'arsenal de Venise. Parmi l'ensemble des bâtiments saisis comme prise de guerre, figurent deux frégates dont l'une d'elle, sur décision du général, se verra attribué le nom de *"La Muiron"* et la seconde, *"La Carrère"*. En cours de finition de construction, leur mise à l'eau n'aura lieu que le 6 août 1797.

La constitution d'une escadre marine à partir des prises navales de Venise est confiée à l'amiral BRUEYS, qui reçoit l'ordre de ramener l'ensemble de cette flotte sur Toulon. L'amiral partage cette flotte en deux sections, l'une sous son commandement se voit composée de tous les vaisseaux et de plusieurs frégates, la seconde, composée de six frégates, dont *"La Muiron"* est confiée au capitaine de vaisseau PERRÉE.

A Paris, au sein du Directoire, l'idée d'une expédition en Egypte se concrétise. Le caractère scientifique de l'expédition se veut être le concept primordial, l'idée secondaire de contrecarrer l'Angleterre dans son expansion commerciale avec le Moyen Orient n'est pas exclue. Celle aussi d'arrières pensées suscitées par le gouvernement, visant à éloigner de la capitale un général qui, fort de ses succès durant la campagne d'Italie devient très, voire trop populaire et par là, gênant.

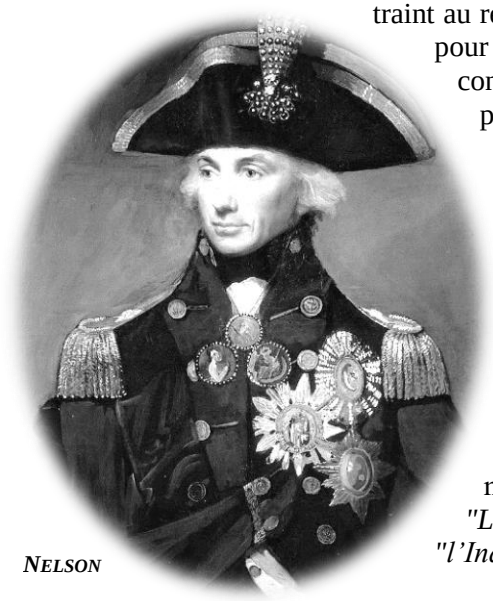
Ainsi en est-il décidé, le général BONAPARTE assurera la charge de l'expédition d'Egypte. Le Directoire met à sa disposition une flotte commandée par l'amiral BRUEYS, escadre composée de quatorze vaisseaux de ligne, de six frégates dont *"La Muiron"* et d'une flottille de trente-cinq bâtiments d'appuis et de services commandée par le lieutenant de vaisseau MAILLET.

BONAPARTE embarque le 19 mai 1798 sur *"L'Orient"*, navire amiral, pour débarquer en Egypte le 1er juillet dans la baie d'Aboukir.

L'explosion de "L'Orient"

Alors qu'un début de mise en place s'établit sur le territoire égyptien, le 1er août, la marine française se trouve sévèrement engagée par l'Anglais dans la baie d'Aboukir. L'attaque aura pour conséquence l'effacement d'une grande partie de la flotte républicaine dont l'explosion de *"L'Orient"*. A son bord, l'amiral BRUEYS trouve la mort. NELSON anéantit la flotte française. BONAPARTE se retrouve bloqué en Egypte. Du désastre naval, quelques unités, dont deux frégates : *"La Muiron"* et *"La Carrère"* réussirent à s'échapper.

Avec les quelques navires rescapés du désastre, BONAPARTE décide d'un débarquement en Palestine pour y conduire des investigations. L'affrontement lancé contre Saint-Jean d'Acre et la farouche résistance rencontrée le contraint au repli. De retour au Caire le 14 juin 1799, BONAPARTE arrive juste à temps pour écraser une tentative de débarquement anglo-turque à Aboukir, tentative conduite par Mustapha PACHA. Les heurts furent d'une violence inouïe. Les pertes humaines se comptaient par centaines du côté français, par milliers du côté anglo-turc.

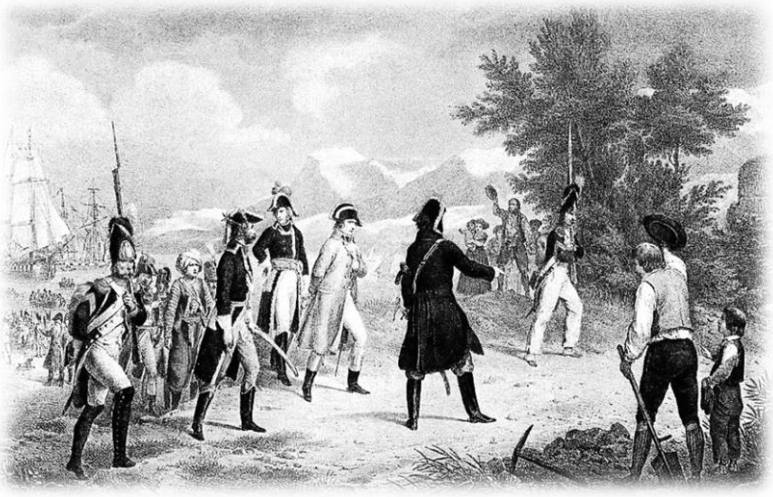


NELSON

Toute cette succession d'engagement de forces interroge KLEBER qui interpelle BONAPARTE : *"Général, vous êtes grand comme le monde, mais le monde n'est pas assez grand pour vous"*.

Malgré l'éloignement et la lenteur du délai de saisie des informations, le général se tient, tant bien que mal, renseigné sur la conduite de la gouvernance de la France. Les différents revers essuyés par le Directoire, notamment sur le plan de la défense, le préoccupent intensément, si bien qu'il décide de rejoindre la capitale. De la flotte très réduite dont il dispose, il ordonne au contre-amiral GANTEAUME de prendre le commandement d'une section de quatre unités, composée de deux frégates, *"La Muiron"* et *"La Carrère"* et de deux chébecs, *"La Revanche"* et *"l'Indépendant"*.

Dans la nuit du 22 août1799, suivit de BERTHIER, LANNES, MURAT, MARMONT, MONGE, DE NOUE, LAVALETTE et BOURRIENNE, il embarque sur *"la Muiron"*, un choix du général qui ne laisse pas l'observateur indifférent.



BONAPARTE débarque à Fréjus

Présumant que la flotte anglaise n'a de cesse de sillonner au large des côtes de France, il recherche les itinéraires les plus rassurants et les plus courts entre deux côtes. Il choisit Fréjus comme lieu de débarquement. Afin d'éviter toute rencontre malencontreuse avec l'anglais, la petite flottille longe les côtes libyennes jusqu'à doubler cap Bon et mettre le cap sur la Sardaigne en la côtoyant par l'Ouest. Eloigné de l'information, BONAPARTE décide de faire une courte escale à Ajaccio pour prendre connaissance de la situation de la France. Le 30 septembre, la flottille quitte la Corse pour atteindre Fréjus le 8 octobre.

Prévenus de l'arrivée de quatre navires en provenance d'Egypte, les responsables de la santé publique refusent le débarquement. La rumeur de la présence du général Bonaparte à bord de *"La Muiron"* se répand dans la ville. Les habitants, oubliant les règles sanitaires, poussés par leur enthousiasme, se ruent sur différentes embarcations pour atteindre la frégate et accéder à son bord pour rendre hommage au général.

Devant cet élan de masse, sensible aux réactions de la population, BONAPARTE profite de la faveur de la situation pour négocier, après avoir déclaré qu'aucune maladie ne s'était produite à bord des quatre navires durant la traversée, négocie la dispense de la quarantaine, il débarque enfin. Après un court repos et s'être requis de la situation de la France, très tôt le lendemain il prend la route de Paris. L'appel du pouvoir va conduire BONAPARTE avec l'appui du directeur SIEYES au coup d'état du 18 brumaire, à l'accès au Consulat jusqu'à l'établissement de l'empire. Le débarquement de BONAPARTE et de sa suite terminé, l'amiral GANTEAUME reprend la mer pour conduire sa flottille à Toulon. Dorénavant *"La Muiron"* va trouver son port d'attache. A Toulon, qui la reçoit, elle va s'inscrire durant quelques années sur une fresque de très éclectiques épopées. D'abord, une refonte profonde de la frégate entraine des transformations importantes qui sont confiées aux maîtres charpentiers de l'arsenal de Toulon. Ils en feront un navire de premier ordre avec une puissance de feu exceptionnelle que lui procure l'appoint de quarante-quatre canons. Rendue à la mer sous le commandement du capitaine de frégate MARTINENQ (enfant de Toulon), elle est destinée aux patrouilles de surveillance en Méditerranée. Sous ce même commandement, elle se distinguera particulièrement à Algésiras pour appuyer l'escadre de l'amiral LINOIS fortement accrochée par la flotte de l'amiral anglais SONMANDEZ. Un combat naval qui se traduira par l'abandon et la fuite de l'anglais. Empereur, NAPOLEON entretenait un culte particulier pour la frégate. La preuve de cet attachement en est donnée quand NAPOLEON demande que soit réalisée la réduction de son modèle. Un modèle qu'il avait en permanence sous les yeux lors de sa présence dans son cabinet de travail. Il décida ensuite que le bâtiment ne soit plus exposé aux agressions de la mer et aux risques des combats. A cet effet, il ordonne au ministre de la Marine que la frégate soit conservée et considérée comme monument historique. Sa décision porte aussi sur le poste de mouillage qui lui est attribué. C'est le vieux port qui dorénavant l'abritera. Le bateau, remis à neuf, rehaussé par l'éclat des parures impériales et les inscriptions relatant les raisons de la considération qui lui était rendue, s'est vu affecter une garde d'honneur.

La bataille d'Algésiras

Composée de quatre anciens marins choisis parmi les plus glorieux, portant la tenue de gardien major de l'arsenal, nantis de leurs décorations, ils avaient pour mission d'assurer le cérémonial journalier rendu au symbole que représentait la frégate *"Muiron"*. C'est tout un ordonnancement qui se place autour de la frégate, de l'ornementation à la parade. Dès l'approche du bâtiment, il peut être lu sur sa poupe, l'inscription suivante : *"La Muiron, prise dans l'arsenal de Venise par le conquérant de l'Italie. Elle ramena d'Egypte, en 1799, le sauveur de la France"*.

Cette même inscription, gravée en lettres d'or sur un marbre noir, figurait, dans la chambre du conseil du bateau, placée devant le buste du lieutenant général MUIRON. D'autre part, un grand pavillon aux couleurs nationales, habillé des aigles impériales, était monté chaque matin au grand mât et descendu chaque soir par les quatre gardiens d'honneur en tenue, munis de leur hallebarde. Chaque cérémonie était accompagnée d'une sonnerie de clairon et d'un roulement de tambour. A la clôture de la cérémonie les gardes criaient à haute voix : "Vive l'Empereur". Il en sera ainsi jusqu'à l'abdication de l'Empereur. La force de l'attachement ne saurait mieux être exhibée.
Vingt-cinq années séparent la mort de MUIRON de celle de NAPOLEON. Vingt-cinq années incontournables d'une partie de l'épopée napoléonienne qui s'inscrivent, sans résonance notable, aux pages de la petite histoire de la France. L'abstraction de fait, d'évoquer cet intervalle historique, peut surprendre et interroger. La raison de cette carence pourrait se justifier par le fait d'une apothéose prématurée auréolant une carrière écourtée, restée sans suite. Un égard, qu'avec un brio particulier, les historiens ont accordé et narré, à juste titre, pour une période déterminée, à l'intention des autres aides de camp qui eurent la chance de durer. Lesquels aides de camp, pour certains, impliqués dans un nouveau régime, dévoilerons leur couardise, voire leur trahison, envers celui qui les avait faits et élevés à une dignité honorable dans la hiérarchie de l'armée impériale. Une déloyauté, qu'un foncier éducatif, doublé d'une exceptionnelle droiture, ajouté à la sublime fascination exercée par Bonaparte sur sa personne, n'aurait pu s'échafauder chez Jean-Baptiste MUIRON. Seulement trois années auront suffi pour que BONAPARTE fasse de son jeune subordonné, à partir du grade de capitaine, un lieutenant général de l'armée républicaine. Le sentiment du mérite à cet égard, chez le généralissime, n'était pas vain. Avancer l'idée que NAPOLEON entretenait un constant et profond ressenti envers son subordonné ne semble pas faux. D'abord, les marques successives de reconnaissance qui lui a accordé tout au long du court itinéraire opérationnel partagé, attentions incontestablement fondées issues chaque fois d'un choix intentionnel. Empereur, NAPOLEON fut aussi celui qui fit comte d'empire, le dernier ressortissant vivant de la famille, Nicolas MUIRON, père de Jean-Baptiste. Après sa déchéance, durant son exil obligé à Sainte-Hélène, il est rapporté que NAPOLEON, le 24 avril 1821, à l'approche de sa mort, avait inscrit au quatrième paragraphe du quatrième codicille de son testament, le legs qui suit :

"Nous léguons cent mille francs (100000) à la veuve, fils ou petit fils de notre aide de camp MUIRON, tué à nos côtés à Arcole, nous couvrant de son corps. Ce dernier codicille est entièrement écrit de notre main, signé et scellé de nos armes". *NAPOLEON*

Fallait-il que le souvenir de son aide de camp, en sa mémoire, soit aussi tenace pour qu'il lui consacre une dernière et aussi attentionnée considération juste avant son ultime effacement. Le 5 mai 1821, Napoléon rendait la vie à Sainte Hélène, lieu où devait s'effacer à jamais la sublimité d'un éminent attachement

COMMENT FINISSENT LES REPRESENTATIONS SYMBOLIQUES.

Les régimes passent, les symboles perdent de leur superbe. Rien ne sera épargné en matière de déconsidération à la frégate *"Muiron"*, passant, selon le caprice du prince, par différents modes d'exploitation. En première affectation, démunie de ses mats d'artimon et de misaine, son grand mat restant avec une seule vergue, sa capacité servit à l'application de la "cale", peine administrée aux marins pour faute grave. Par la suite, elle subit une amélioration de son état. Mouillée dans la vieille darse, elle fut affectée pour un temps à la fonction de vaisseau amiral. Plus tard, rattachée au bagne de Toulon, elle servit de lieu d'incarcération des bagnards. Il est rapporté qu'en 1885, un incendie eut raison de son existence.

POUR CONCLURE.

L'indéniable foncier relationnel qui s'est établi entre les deux personnages ne saurait être contesté tant l'évidence des comportements réciproques en montre la réalité. Sans déconsidérer la hiérarchie qui les distance et les rapproche à la fois, grâce au creuset de l'arme qui les a fait, il se fonde subrepticement au cœur de ce duo d'officiers, une communion de l'entendement que rien ne saurait défaire. L'extrême confiance mutuelle qui s'instaure conforte leur alliance, poussant parfois à confondre le fascinant avec le fasciné. Destinés à servir quel que soit le prétexte ou la cause, subjugués par l'action commune qui les engage, ils auront su en toute circonstance opérer en parfaite intelligence. Pendant les trois années durant lesquelles s'est construit et s'est entretenu cet attachement, des fréquentations amicales et des échanges interfamiliaux auront sûrement apporté un soutien à la relation où la grandeur de l'attention est à la mesure du ressenti comme celle de l'attachement l'est à l'obligeance.

Sources : - L'ouvrage de Jean-Luc GOURDIN *"L'ange gardien de BONAPARTE, le colonel MUIRON"*. / - Archives de la Marine Nationale à Toulon. / - Wikipédia sur Internet et presse locale pour les images, et recherches personnelles.

C'est en présence de plus de 80 sociétaires que ***"Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne"*** *ont partagé galettes et gâteaux des Rois dans la salle de la Philharmonique "La Seynoise".*

Ces moments de rencontre dans un climat d'amitié et de grande convivialité sont précieux…

Rendez-vous est pris pour 2018 !!!

Pendant près de vingt ans, depuis le numéro 58 du Filet du pêcheur, jusqu'au numéro 132, Mado BLANC, avec la complicité de son mari André, a éveillé les papilles de nos sociétaires dans "Le coin des gourmets". Malgré la disparition de notre ami André en 2014, Mado reste très attachée à notre société, tout en prenant désormais du recul comme en témoigne son souhait de quitter notre Conseil d'Administration. Il nous a paru évident qu'André et Mado méritaient un amical hommage de notre association, pour ces longues années de bénévolat au service de tous. C'est chose faite avec ce petit recueil de recettes qui, je n'en doute pas, ravira beaucoup de nos amis, qui retrouveront à travers lui, les joies d'une cuisine simple mais authentique, véritablement provençale. Ce recueil rassemble, comme son nom l'indique, "Les Meilleures Recettes Provençales de Magdeleine ", tirées des 74 numéros du Filet du pêcheur où figurait "Le coin des gourmets". Il a été présenté à nos sociétaires à l'occasion de la Galette des Rois.

Bernard ARGIOLAS,
Président des "Amis de La Seyne Ancienne et Moderne".

Conférence du 9 janvier 2017.

" JACQUES DE MORGAN, UN ARCHÉOLOGUE REVEILLEUR D'EMPIRES (1857-1924) ".

Par Charles-Armand KLEIN. *(Texte et photos).*

On a pu dire que "Jacques DE MORGAN fut un archéologue de grand mérite, de grand talent, avec des parties de génie". Sa place a été consacrée en 1997 par une exposition de trois mois au Louvre. On en a peu parlé et le silence est retombé sur cet homme que ces lignes ont pour but de le replacer à son juste mérite.

Château de biou

Jacques DE MORGAN descendait du ministre CALONNE, celui qui avait dit à MARIE-ANTOINETTE : *"Madame, si c'est possible c'est fait, impossible cela se fera."* Telle aurait pu être la devise du futur archéologue.

Il était né en 1857 en Loir-et-Cher, dans le château de Biou au centre du village de Huisseau-sur-Cosson qui jouxte le parc de Chambord. Ses parents – dont l'un des aïeux avait été conservateur du domaine – étaient propriétaires terriens sans grande fortune. Sa mère mourut quand il avait 7 ans.

Son père, Eugène, fut pour beaucoup dans la vocation archéologique de l'enfant qui avait un frère aîné, Henry. A l'un comme à l'autre, Eugène DE MORGAN communiqua sa passion et son goût de la géologie et de la numismatique. Il leur fit visiter le nord de la France, pratiquer des fouilles, rédiger des notes. Jacques DE MORGAN était tellement imprégné de cette science du passé qu'il s'y adonna pleinement, et à 16 ans entrait à la Société Géologique de France.

A 17 ans, il passait son baccalauréat ès-sciences, préparait le concours de l'Ecole des Mines, était reçu. Les études à l'Ecole duraient quatre années. Pendant les congés, il voyageait en France, en Scandinavie, prenait des notes, rédigeait des articles que l'on publiait. Il prospectait l'Allemagne, l'Autriche, et plus particulièrement la Bohème dont il tirait un ouvrage agrémenté de dessins et croquis. Il possédait un réel talent d'artiste et avait suivi des cours de calligraphie. Ce que rendait une admirable écriture, une des élégances de Jacques DE MORGAN. En 1882, sortait sa *Géologie de la Bohème*, en même temps que lui-même faisait sa sortie de l'Ecole des Mines, 7e de sa promotion. Il était ingénieur, il avait 25 ans.

1. PRESQU'ILE DE MALACCA - 1885-1886.

Porté par le grand vent de l'aventure, il partit explorer une mine d'étain dans la presqu'île de Malacca qui appartenait à la Malaisie sous contrôle anglais. Sur place, des difficultés surgissaient concernant cette exploitation. Aussitôt, Jacques DE MORGAN modifia son objectif. Il proposa au gouvernement d'explorer l'intérieur de l'île à ses frais, d'en dresser la carte et de rapporter des études complètes sur les Négritos, les habitants de ces contrées jamais visitées jusqu'alors. Sa proposition acceptée, il gravit les montagnes, traversa les jungles extraordinairement denses, rencontra les peuplades, effectua un travail des plus complets dans tous les domaines scientifiques. Ce furent huit mois d'un véritable exploit.

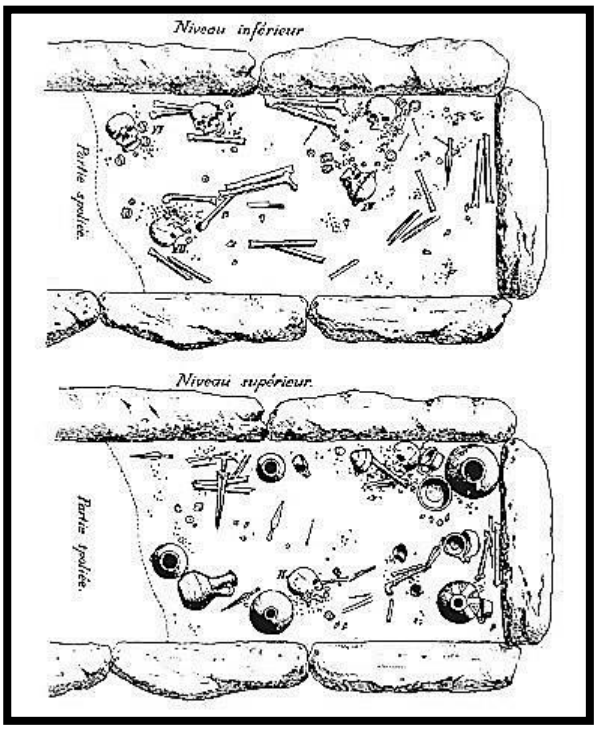
Tatouages Sakayes

Intempéries, dysenterie, précipices, hostilité des populations ne l'empêchèrent pas de noter, dessiner, faire des relevés, d'aborder l'ethnologie, la botanique, la linguistique, la géologie. Après huit mois éprouvants, il rentra en France.
Il s'y maria avec une jeune fille aussi intrépide que lui. Deux ans plus tard, ils partaient ensemble dans le Caucase. Cette fois encore il envisageait d'exploiter, comme directeur, une riche mine de cuivre à Akthala. Mais de nouveau une déception l'y attendait, la mine ayant été revendue dans des conditions ténébreuses. Fidèle à son principe, il changea son fusil d'épaule et se tourna vers l'archéologie caucasienne.

2. CAUCASE ET ARMENIE - 1886-1889.

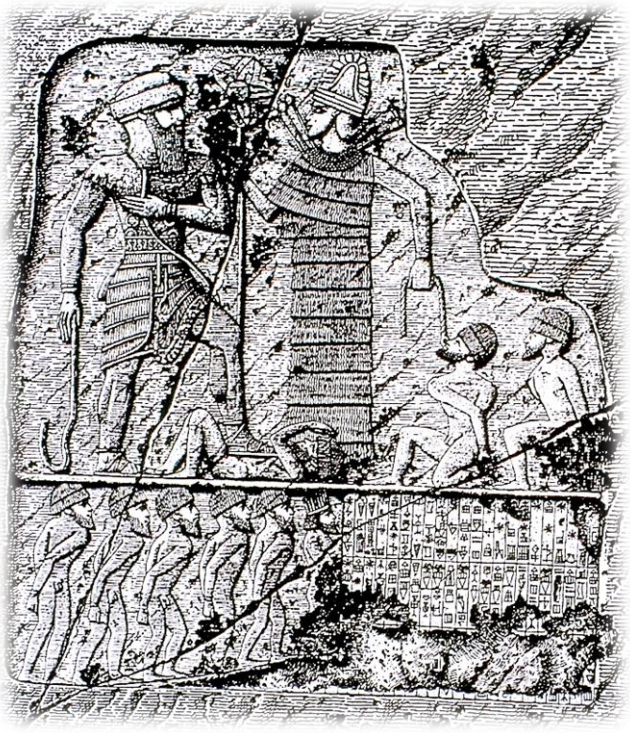
En cette fin de XIX^{e} siècle, le Caucase et l'Arménie représentaient un carrefour de l'histoire. C'étaient alors les lieux connus les plus avancés dans les sciences préhistoriques. Or, l'origine des civilisations et de l'humanité restera la grande motivation de Jacques DE MORGAN.
Comme ingénieur des Mines, il savait que les fouilles démontreraient l'existence du travail des métaux. Donc la trace des premiers hommes qui travaillaient ces métaux.
Ainsi, il explora dans plus de dix nécropoles plus d'un millier de sépultures, réparties dans le Kouban, en Géorgie, en Arménie. Il mit au jour un nombre considérable d'objets : plats, armes, ceintures, bijoux, ustensiles. Sans compter les observations, les comparaisons, les détails répétés sur de grandes distances. Le tout aboutissant à des conclusions solidement étayées par ce qu'il trouvait et sa connaissance approfondie des métaux.
L'un des faits généraux solides qu'il en retira fut : les connaissances métalliques en Asie ont largement précédé celles apparues dans les autres parties du monde. C'était donc vers l'Asie qu'il fallait se diriger pour découvrir les origines humaines.

Nécropole de Djönu



Poignard en bronze Djönu (Azerbaïdjan)

Au bout de trois ans, Jacques DE MORGAN revint en France. Il consigna les résultats de son expédition dans deux volumes qui connurent un réel retentissement parmi les savants : *"Mission scientifique en Caucase"*. Par le sérieux de l'ouvrage, il fit une entrée remarquée dans ce monde fermé qu'il devait révolutionner et qui ne l'admit jamais. Jusqu'alors, il avait effectué toutes ses missions et publié à ses seuls frais. En 1889, il réussit à obtenir des subventions du ministère pour une exploration en Perse. Il repartit, avec sa femme, son domestique et son chien dans une aventure prévue pour durer huit cents jours.



Stèle d'Anu-Banini

Pendant 20 000 kilomètres, de la mer Caspienne au golfe Persique, il parcourut l'Azerbaïdjan, le Kurdistan, le Louristan. A travers vallées, steppes, déserts, montagnes, en caravane, il fouilla les nécropoles, gravit dans des conditions acrobatiques les parois, pour prendre des estampages (calques sur pierre) de stèles antiques. Il accumula les découvertes, prenant des notes, des photos, des croquis, subissant – sa femme autant que lui – froid intense, chaleur éprouvante, moustiques, fièvres, brigands. Il manqua être assassiné et fut plus d'une fois confronté à des populations hostiles. Mais il récolta d'inappréciables documents et tira deux enseignements extraordinaires de sa

mission "impossible". Le premier prit sa source dans la demande d'un gouverneur de province. Comme un service à rendre, il voulait savoir le profit à tirer d'une exploitation de la cire minérale. Jacques DE MORGAN reconnut très vite le peu d'importance du gisement. En revanche, il apprécia à sa juste valeur une énorme nappe de naphte pétrolifère. Il en fera part, à son retour, à l'Ecole des Mines et aux autorités françaises. Désintérêt total. Cependant, vingt ans plus tard, les Anglais effectuèrent là des sondages prometteurs à partir de l'étude de Jacques DE MORGAN. La société B.P. en tirera les plus grands avantages avec un réalisme tout britannique.

Le second fait, qui aura une influence considérable sur la vie de l'archéologue, sera sa rencontre avec le tell (butte artificielle) de Suse dans le Sud de son exploration persique. Jacques DE MORGAN venait de recueillir des vestiges et des débris de l'ancienne civilisation élamite. Il avait abordé l'ancien royaume d'Elam, dont les textes anciens parlaient comme d'un état comparable aux plus puissants empires de cette époque, 3000 ans avant J.-C. Suse, l'égale et la rivale de Babylone, dormait là, sous le plus important des tells, recouvert de vases brisés, de briques et de plantes maigres. D'un point de vue archéologique, un domaine vierge et vaste était à découvrir.

A l'issue de son exploration, il rapporta de Perse une mine de précieux renseignements. Sa réputation s'en accrut et il pensa publier ses résultats avant de retourner sur le site de Suse. Mais le ministre l'envoya en Egypte pour un intérim de six mois comme directeur général du Service des Antiquités. Au sens propre comme au figuré, il s'agissait de dépoussiérer.

Fouilles de Dahchour

3. EGYPTE. 1892-1897.

Sur place, Jacques DE MORGAN montra tout de suite ses capacités. Organisateur, il savait aussi s'imposer. Il réaménagea le musée du Caire en ouvrant
46 salles nouvelles. Il établit un service d'inspection et de conservation, engagea une chasse acharnée contre les spoliateurs, touristes, pilleurs de tombe, remit en vigueur le catalogue qui servait aux archéologues français et étrangers. Sur le terrain, il subdivisa l'Egypte pour un meilleur relevé des temples et de leurs inscriptions, engagea des travaux de consolidation de monuments menaçant ruine et entreprit des fouilles. Directement ou sous son contrôle, il participa en les dirigeant aux fouilles de plusieurs pyramides, découvrant des éléments ethnologiques et archéologiques de premier plan. Mais rien ne fut comparable en trouvailles à celles des trois pyramides de Dahchour, délabrées, très en ruines, dont il perça les secrets par des méthodes personnelles. Jacques DE MORGAN était un scientifique. Pas un égyptologue. Ce que les égyptologues de profession lui reprochaient, avec un brin de jalousie de chapelle. Il utilisait des moyens radicaux de sondages et de forage au trépan. Au préalable, il étudiait les essais antérieurs, lisait les relations anciennes, observait méticuleusement les indices et la formation du sol à creuser. De plus, il disposait d'une solide équipe de jeunes savants passionnés et d'une main-d'œuvre de 800 ouvriers chargés de creuser et d'ôter la terre. Les résultats ne se firent pas attendre. Les deux premières pyramides livrèrent l'orifice des puits, des souterrains, et de là, des chambres funéraires. On y trouva les trésors et une orfèvrerie inconnue de la XII^{e} dynastie (2400 ans avant J.-C.). Jacques DE MORGAN s'attaqua ensuite à la troisième pyramide, en réalité un amas de débris informes. Par deux fois des archéologues avaient tenté les fouilles. En vain. Lui, il mit en pratique sa méthode habituelle d'une longue et minutieuse préparation des points d'attaque. Puis large sondage au centre, déblaiement considérable des terres, et une suite de sondages en quinconce. Il atteignit enfin la descenderie, trouva la véritable galerie que les architectes d'alors avaient détournée, dégagea l'énorme cube obstruant le couloir funéraire, jusqu'à ce qu'il découvrit deux caveaux de sarcophages, deux momies de princesses royales et une collection exceptionnelle de bijoux qui reposaient près d'elles. Par sa valeur, le nombre, la richesse, l'état de conservation, cette trouvaille hissa le nom de Jacques DE MORGAN vers la renommée. Les Egyptiens étaient réjouis, car tout fut envoyé au musée du Caire, lequel en devenait considérablement honoré et enrichi de pièces nouvelles. Jacques DE MORGAN eut l'honneur d'une décoration, la visite du président Félix Faure, et le titre arabe de Moudir-le Chef.

Couronne et bijoux de Dahchour

Jacques DE MORGAN

Celui-ci ne se cantonnait pas aux fouilles ni aux tâches administratives. Il poursuivait sa quête scientifique sur les origines de l'homme. Et c'est dans la nécropole de Negadah qu'il eut, non des révélations, mais les confirmations de ses thèses hardies. Il avait relevé la présence de silex, de haches, de colliers de coquillages, de procédés funéraires... Des indices concordants, qui le conduisirent à penser qu'avant les pharaons avait existé une civilisation préhistorique. D'autres archéologues, français et anglais, sur d'autres sites, démontrèrent la valeur de cette théorie. Jacques DE MORGAN la publia et elle causa une stupéfaction incrédule dans le monde savant. De là naquirent des inimitiés tenaces de la part d'égyptologues patentés. Il souffla lui-même sur le feu en affirmant l'origine asiatique des Egyptiens. C'était une vérité prématurée. L'époque n'était pas encore prête à l'admettre de la part d'un découvreur qui n'appartenait pas au sérail.

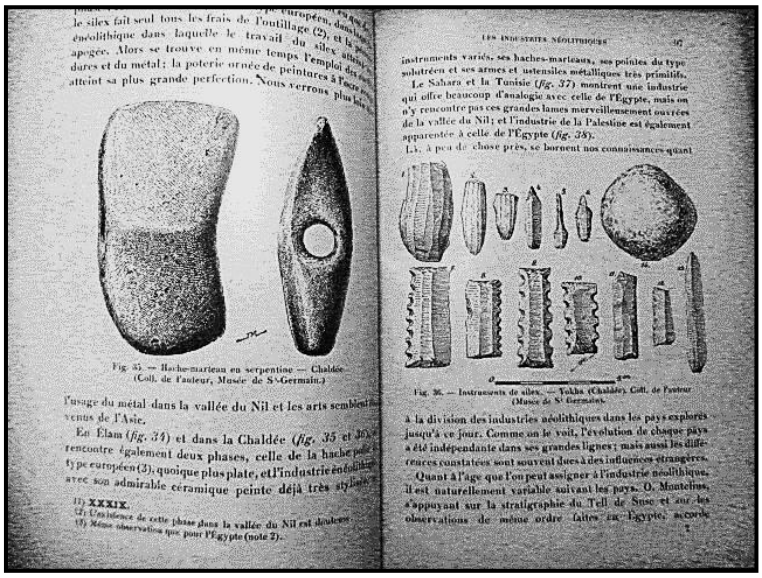


Fig. 35. — Hache-marteau en serpentine — Chaldée (Coll. de l'auteur, Musée de St-Germain.)

Fig. 36. — Instruments de silex. — Tokhs (Chaldée). Coll. de l'auteur (Musée de St-Germain).

Page de "L'humanité préhistorique (1921)

4. SUSE. 1897-1912.

Le tell de Suse

En 1897, après cinq années fructueuses passées en Egypte, le ministère offrit à Jacques DE MORGAN le poste, le titre et les prérogatives de Délégué général du Gouvernement français aux fouilles de Perse. Il avait pris une grande part aux négociations avec le shah, et les responsabilités étaient considérables dans un pays troublé par les luttes de pouvoir.

D'emblée il choisit son équipe – des anciens d'Egypte – et fixa son champ de fouilles sur le tell de Suse, qui lui tenait tant à cœur depuis ses explorations précédentes.

C'était une colline de débris de 35 m de haut et de 100 m sur 100. Il installa le campement au point le plus élevé et le plus escarpé. Car il eut très vite fort à faire contre les brigands, tribus loures qu'attiraient les équipements, les armes et l'argent. Les attaques, surtout de nuit, étaient fréquentes et sérieuses.

Aussi, Jacques DE MORGAN se persuada qu'il fallait se prémunir et protéger les objets. Et en même temps que les équipes d'ouvriers commençaient à creuser selon les indications, il fit commencer d'après ses plans la construction d'un château. Une véritable forteresse avec remparts à créneaux. Elle sera terminée dans le délai record de cinq mois. Aujourd'hui elle existe encore dans l'Iran moderne, sur le site de Suse où quatre-vingts missions se sont succédé après celle de DE MORGAN.

II avait longtemps étudié ce site. En ingénieur, en archéologue et en géologue. Il avait découpé le tell en tranchées, strates de 5 mètres en 5 mètres de profondeur. Lieu unique où l'on pouvait situer les traces de diverses civilisations qui s'étaient établies là au cours des siècles. Les fouilles furent d'une richesse inouïe. Vases, statues, statuettes, bijoux et d'innombrables briques portant des inscriptions cunéiformes. Un dominicain, le Père Vincent SCHEIL, véritable prodige en langues anciennes, traduisait. On avançait ainsi, en fouillant, dans les temps antiques. En retrouvant les traces d'une civilisation élamique, dont Suse avait été la prestigieuse capitale 3000 ans avant J.-C.

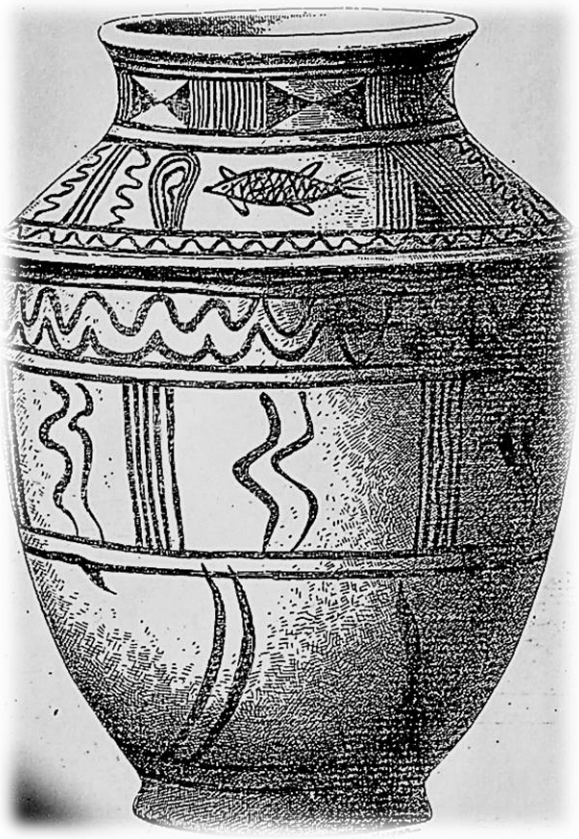
Jacques DE MORGAN et le Père SCHEIL

Certaines trouvailles eurent un caractère exceptionnel et contribuèrent à la réputation internationale de Jacques DE MORGAN. Sous sa direction, l'un de ses adjoints, le suisse JEQUIER, mit au jour la stèle d'HAMMOURABI. C'était le premier code civil de l'humanité, édicté par le roi HAMMOURABI et rapporté à Suse lors de ses conquêtes. Il datait de 1800 avant J.-C. Grosse pierre noire de 2,25 m, la stèle était couverte d'écritures cunéiformes : 3500 lignes qui, en 282 articles, codifiaient la vie d'un peuple dans tous les actes civils, militaires, religieux, commerciaux, judiciaires.

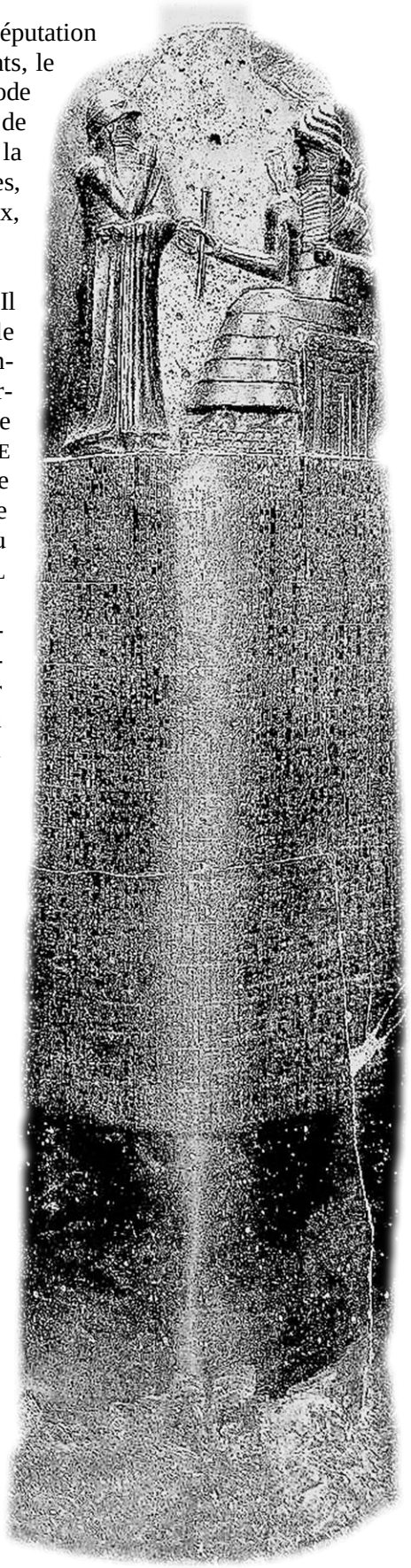
Exemple : *"si un fils a frappé son père on lui coupera le poignet"*.

Le retentissement de la découverte du code d'HAMMOURABI fut immense. Il n'était que la pièce maîtresse d'autres trouvailles, dont le Louvre constituait le principal dépositaire au fur et à mesure des arrivées. Mais au prix d'insurmontables péripéties, dangers, attaques de convois avant que les précieux chargements n'eussent atteint le bateau qui les transportait jusqu'à Marseille. De là, les caisses parvenaient à Paris. Parallèlement et régulièrement, Jacques DE MORGAN faisait paraître *Les Mémoires de la Délégation en Perse*. Une suite de tomes dans lesquels étaient relatés l'avancement des travaux, l'histoire de l'Elam avec ses dieux, ses rois, ses mœurs, ses époques fastes, guerrières ou de défaites. Le tout par le défrichement des briques auquel le père SCHEIL apportait une contribution inestimable et continuelle.

A l'échéance de chacune des campagnes, interrompues l'été à cause des chaleurs brûlantes insupportables, on suivait l'essor et le déclin de Suse et du royaume élamite qui avait duré 3000 ans. Suse, capitale puissante et florissante avant d'être conquise, puis renaissante, ensuite saccagée et pillée en 640 avant J.-C. par ASSURBANIPAL, avant de décroître en petite ville de province arabe et finalement en un tell broussailleux que Jacques DE MORGAN venait de réveiller. D'une légende il avait révélé la réalité par les découvertes d'objets, les écrits déchiffrés et traduits, les photos, les dessins. Chaque jour faisait resurgir un morceau de cette étonnante civilisation antique.



Grand vase orné de peintures

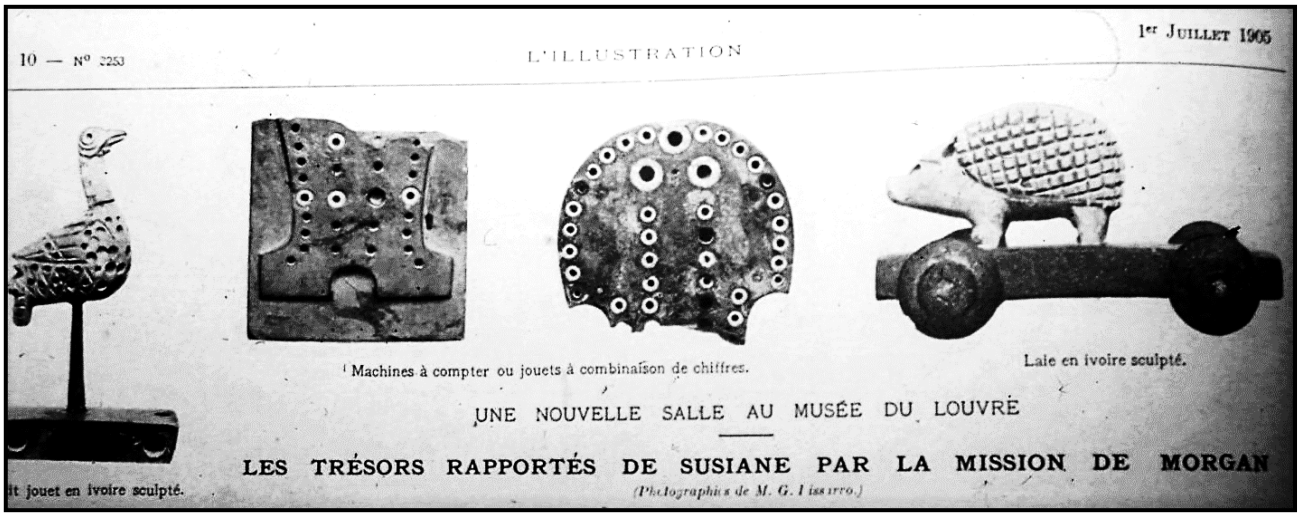


Stèle d'Hammourabi

5. HONNEURS ET DEBOIRES.

Il y avait 5 ans que la première mission sur le site avait été conduite. De quoi obtenir une moisson conséquente. Elle donna lieu en 1902 à une importante exposition archéologique au Grand Palais à Paris. Le succès fut à la hauteur des trésors exposés, et de leur histoire insoupçonnée, trésors que Jacques DE MORGAN et son équipe avaient tirés de leur gangue de terre millénaire.

Après l'exposition, l'ensemble fut placé au Louvre dans une salle à laquelle on accorda officiellement le nom de Jacques DE MORGAN. Il était célèbre, plusieurs fois décoré d'ordres français et étrangers, accueilli dans la haute société parisienne, promis à un fauteuil à l'Institut. Mais les jalousies, accrues par ses réussites et le caractère vif et


10 — N° 3253 L'ILLUSTRATION 1er JUILLET 1905

Machines à compter ou jouets à combinaison de chiffres.

Lale en ivoire sculpté.

it jouet en ivoire sculpté.

UNE NOUVELLE SALLE AU MUSÉE DU LOUVRE

LES TRÉSORS RAPPORTÉS DE SUSIANE PAR LA MISSION DE MORGAN

(Photographies de M. G. Issarro.)

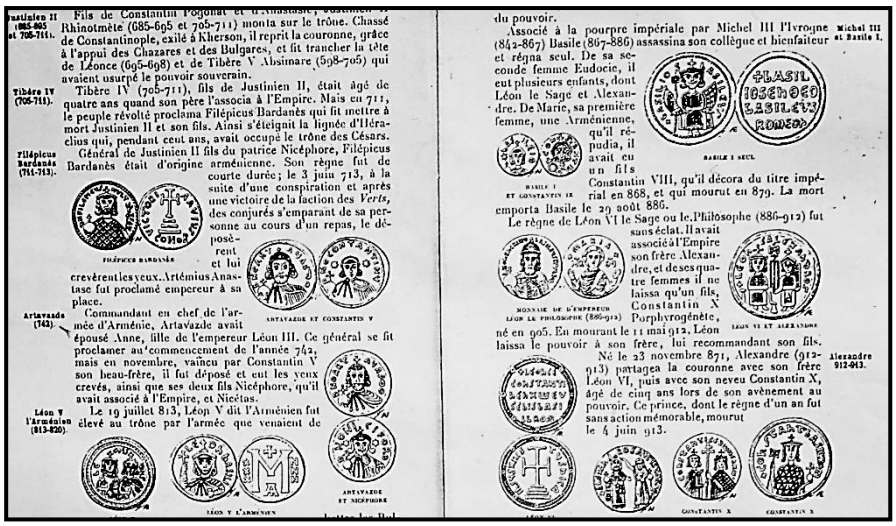
entier de Jacques DE MORGAN, lui en fermèrent les portes. Malgré tout, 1905 fut son année glorieuse.
Il repartit en mission à Suse pour une nouvelle campagne de six à sept mois. Aux fortes chaleurs, il explorait d'autres régions de la Perse ou d'autres pays. Il soutint ce rythme pénible pendant plus de douze ans, traversant difficilement 1908 à cause d'une interpellation à la Chambre. Sa gestion avait été mise en cause. L'administration (la Cour des comptes) vint lui chercher querelle alors qu'on lui avait formellement donné carte blanche. Cela même devint contesté. On voulait, sur les sommes annuellement allouées – 130 000 francs – des précisions, des détails, des justificatifs. Une rigueur comptable, que ne permettait guère la pratique usuelle du bakchich ou l'imprévu d'un convoyage de caisses d'objets à travers la steppe. Les inondations, les harcèlements de bandes pillardes, les chariots à remplacer n'entraient pas dans les comptes. Jacques DE MORGAN eut pour lui son ministre de tutelle, Gaston DOUMERGUE et CLEMENCEAU, président du Conseil. Si l'orage s'apaisa, la fêlure demeurait. Un nouveau ministre, de nouvelles demandes d'explications, assaillirent périodiquement le chef de la mission en Perse. Lassé, meurtri dans son honneur, il offrit sa démission en 1912. Jacques DE MORGAN avait sans cesse voyagé dans toutes les parties du monde oriental. Il avait accumulé une documentation considérable et des objets en nombre – bien qu'il en fît don par collections entières à des musées français ou étrangers. Le temps lui avait manqué de publier ses recherches, ses théories, ses opinions très personnelles. Désormais, il allait se consacrer à l'écriture.

Mais la guerre avait été déclarée. Ce lui fut un véritable déchirement car il avait un profond patriotisme et l'âge l'empêchait de participer. Il proposa ses services aux officiels français et anglais. On les refusa. Alors il publia des articles propres à soutenir le moral et à faire connaître au public les lieux où l'on se battait en Orient et qu'il avait parcourus en tous sens. D'ailleurs, les états-majors utilisaient les cartes qu'il avait minutieusement mises à jour. Il passait ses journées à écrire des articles, des livres scientifiques, des brochures sur des sujets variés, des romans "historiques" sur l'antiquité, même des scénarios de films qui faillirent être tournés et tournèrent court pour des raisons financières. Il lui fallait ce travail intensif, car la maladie le gagnait de plus en plus. Il payait les abus qu'il avait demandés à son corps : 120 000 kilomètres de chevauchées dans les conditions les moins supportables, par des températures qui fluctuaient de -40° l'hiver à +55° quelques mois après. Il ne s'était jamais ménagé durant plus de 40 ans d'explorations. Maintenant, l'asthme le condamnait à survivre et à souffrir.

6. LA FIN D'UN SAVANT - 1912-1924.

Il entama ses *Mémoires*, prêt à n'épargner personne. C'est alors, à la suite du terrible génocide arménien de 1915 (un million et demi de victimes par les Turcs aidés des Kurdes), qu'on lui proposa de rédiger une Histoire du peuple arménien. Elle devait servir, la paix revenue, à faire accepter par les puissances alliées, la création d'un Etat arménien indépendant.

Lui seul connaissait assez le pays qu'il avait exploré en tous sens, son peuple, ses coutumes, son histoire. Malgré son mauvais état de santé, il s'attela à l'ouvrage. Avec la minutie et le sens de l'exactitude qui le caractérisaient, il remonta aux temps les plus anciens, se livra à des recherches multiples, exécuta croquis, dessins, cartes, pour tout rendre avec une rigueur inattaquable. Le livre parut, obtint un beau succès, l'édition fut épuisée. Mais l'Arménie n'eut pas son indépendance. Les alliés n'avaient pas tenu les promesses et le pays fut rattaché à l'URSS parmi les républiques soviétiques.



Histoire du Peuple arménien

Les Arméniens témoignèrent une vive reconnaissance à Jacques DE MORGAN qui s'était employé à défendre leur cause par la plume et un engagement de tous les instants. Leur patrie escamotée, il s'offrait encore à faire recueillir des enfants arméniens sur le sol français.

Cette action inlassable l'avait épuisé. Il souffrait de plus en plus d'un manque d'air. Il était obligé de se soumettre à l'héroïne et à la morphine pour soulager ses souffrances, craignant en même temps d'y perdre son intelligence qui était intacte. Il écrivait la nuit. Souvent il passait d'une crise à l'autre et d'une cure à l'autre sans réels résultats. Respirer lui était un enfer quotidien.

On lui recommanda l'air sain de Saint-Raphaël. Il y alla. Un mieux se produisit. Il en profita pour accélérer ses écrits, en particulier sur la numismatique orientale. Ayant parmi ses relations des membres de la Société d'Etudes Scientifiques et Archéologiques de Draguignan, il fit acte de candidature. L'assemblée l'admit chaleureusement, avant de lui décerner le titre de Président d'honneur. Ce qui le combla, bien qu'il appartînt comme membre ou président à une dizaine d'associations ou sociétés savantes. La Société de Draguignan bénéficia de plusieurs de ses travaux, ses archives en témoignent. Aussi longtemps que ses forces le lui permettaient, il poursuivait sa tâche scientifique. Il voulait mettre un terme à une *Préhistoire orientale* en trois volumes. Sans relâche, il rédigeait notes et articles, envoyait des communications, correspondait. Ce travail incessant éloignait ses pensées de son corps de plus en plus malade. Cependant, le doute n'était plus possible. Sa santé déclinait, "dans le fourreau la lame était usée".

Saint-Raphaël

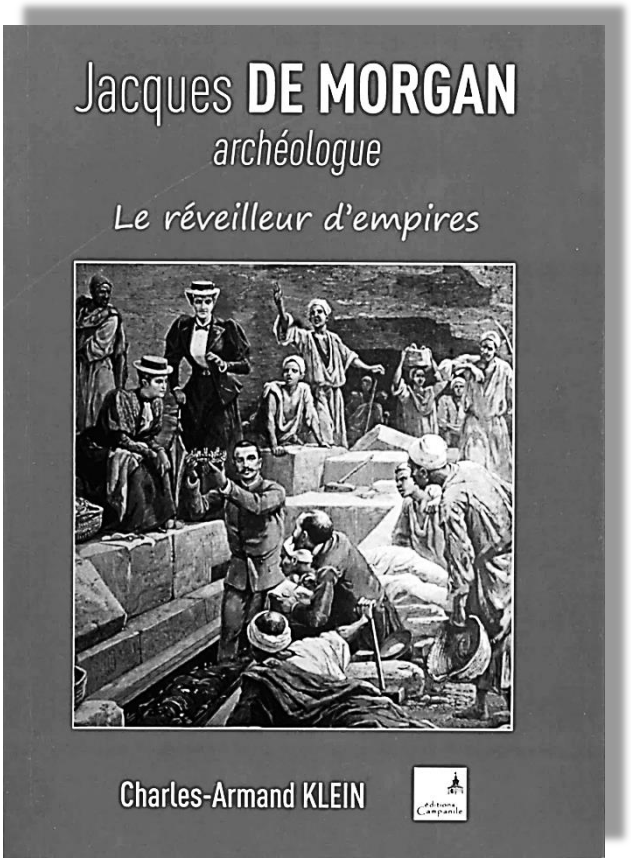
Jusqu'à l'extrême limite, il lutta. Cherchant à pouvoir respirer, il délaissa Saint-Raphaël pour habiter Draguignan, quitta Draguignan et retourna à Saint-Raphaël. Illusion d'une amélioration provisoire qui le forçait à partir à Cannes, puis à Vence, ensuite à Nice. Dernière étape, il se fixa à Marseille où, à bout de souffle, on dût le conduire à l'hôpital. Il demanda à revenir chez lui pour travailler la nuit, sans pouvoir se reposer le jour à cause de ses douleurs qui l'épuisaient. Le 12 juin 1924, cette existence insupportable s'achevait. Deux jours plus tard un maigre convoi le conduisait au cimetière Saint-Charles de Marseille. Il laissait plus de 120 titres, deux rayons pleins d'une bibliothèque, une œuvre de premier plan dans le domaine archéologique. Jacques DE MORGAN le méconnu avait conscience de l'importance de son héritage scientifique. Lui dont les derniers mots ont été :

"Je crois avoir bien mérité de la science et de mon pays".

Ce texte résume le livre de l'auteur, intitulé : *"Jacques DE MORGAN, archéologue, le réveilleur d'empires".*
Editions Campanile, 2015, 245 pages illustrées, 20€.

BIBLIOGRAPHIE.

- MORGAN (DE) J., Histoire du peuple arménien, Berger-Levrault, Paris, 1919, rééd. par les soins de l'Académie de Marseille, 1981.
- MORGAN (DE) J., Mission scientifique en Perse, Leroux, Paris, 1894-1905.
- MORGAN (DE) J., Compte-rendu sommaire des travaux archéologiques en Perse, Leroux, Paris, 1898.
- MORGAN (DE) J., Géologie de la Bohème, J. Baudry, 1882.
- MORGAN (DE) J., Mission scientifique au Caucase, Leroux, Paris, 1889.
- MORGAN (DE) J., Recherches sur les origines de l'Egypte (l'âge de la pierre et des métaux), Leroux, Paris, 1896.
- MORGAN (DE) J., Recherches sur les origines de l'Egypte (ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah), Leroux, Paris, 1897.
- MORGAN (DE) J., Fouilles à Dahchour, A. Holzhausen, Vienne (Autriche), 1903.
- MORGAN (DE) J., Exploration dans la presqu'île malaise (Royaumes de Pérak et de Patani), A. Lahure, Paris, 1886.
- MORGAN (DE) J., La Délégation en Perse, 1897 à 1902, Leroux, Paris, 1902.
- MORGAN (DE) J., Mémoires de la Délégation en Perse, recherches archéologiques, T. VII, VIII, XII, XIII, Leroux, Paris, 1900- 1912
- MORGAN (DE) J., L'Humanité préhistorique, La Renaissance du livre, Paris, 1921.
- MORGAN (DE) J., De Suse au Louvre. Aventures d'un convoi d'antiquités, Leroux, Paris, 1909.
- MORGAN (DE) J., La préhistoire orientale, ouvrage posthume publié par Louis Germain, Geuthner, Paris, 1925-1927, 3 vol. : I : Généralités ; II : L'Egypte et l'Afrique du Nord ; III : l'Asie antérieure.
- MORGAN (DE) J., "Les inquiétudes de la Provence en l'an 218 avant J.-C" et autres articles, Bull. Soc Etudes Scient. Archéol. Draguignan, T. XXXIII, 1920-1921, P.V. des séances, p. 12-14.
- MORGAN (DE) J., "Le monnayage en Provence", Bull. Soc Etudes Scient. Archéol. Draguignan, T. XXXIV, 1922-1923, P.V. des séances, p. 19, 31, 34, 36, 41.
- Lettres de Jacques DE MORGAN à Gustave SCHLUMBERGER, Mss 4274, Institut de France.
- Lettres de Jacques DE MORGAN à Gustave JEQUIER, Institut d'Ethnologie de Neuchâtel (Suisse).
- Lettres de Jacques DE MORGAN à Archag TCHOBANIAN, Musée des Arts et de la Littérature d'Erevan (Arménie).
- SCHLUMBERGER G., Mes souvenirs, Plon, Paris, 1934.
- JEQUIER G., En Perse 1897-1902, Journal et lettres, La Baconnière, Neuchâtel (Suisse), 1968.
- "Notice biographique de Jacques de Morgan", Mémoires de la Société d'Emulation du Jura, 1939.
- DAUMAS F., La civilisation de l'Egypte pharaonique, Arthaud, Paris, 1965-1967.
- BOULANGER R., La peinture égyptienne et l'Orient ancien, Rencontre, Lausanne (Suisse), 1965.
- DAVIS L.-A., La Province de la mort. Le génocide des Arméniens (1915), Complexe, Paris, 1994.
- KHAYADJIAN E., Archag TCHOBANIAN et le mouvement arménophile en France, CRDP de Marseille, 1986.
- FLEURIOT DE LANGLE P., Cippe pour Jacques de Morgan, Cahiers de Byrsa, La Vigerie, Carthage (Tunisie), 1957.
- MECQUENEM (DE) R., Archéologie susienne, PUF, Paris, 1943-1947.
- LAUER J.-P., Le problème des pyramides d'Egypte, Payot, Paris, 1952.
- MICHAELI F., Textes de la Bible et de l'Ancien Orient.
- Delachaux et Niestlé, Neuchâtel (Suisse), 1961.
- GHIRSHMAN R., L'Iran des origines à l'Islam, Payot, Paris, 1951.
- Articles de revues, journaux divers.
- Débats du Journal Officiel du 13 novembre 1908.



" LA CUISINE PROVENÇALE ".

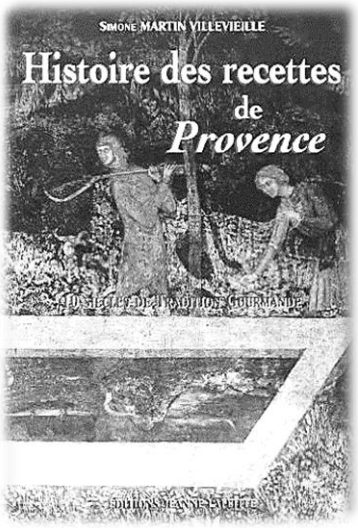
Par Jean-Paul FORÊT.

Conférence du 6 février 2017

La cuisine provençale est une cuisine simple et variée. Il suffit pour s'en convaincre de lire "La cuisinière provençale" de J-B REBOUL, d'origines varoises. La première édition de 1897 comptait 475 recettes initiales et provençales. Alors qu'aujourd'hui, la 28e édition de 2007 en compte 1120. Qui ne connaît de la cuisine provençale, la "bouïabaisse" dont Frédéric MISTRAL disait :
"Per la bouïabaisso, digue-1i que vinguon".

En complément de la conférence sur la cuisine provençale il convient d'évoquer l'histoire de quelques plats à travers les âges. Pour cela il est bon de lire l'ouvrage de Simone Martin VILLEVIELLE : *"Histoire des recettes de Provence",* Ed. Jeanne Laffitte 2000.

De l'Antiquité romaine, on retiendra les lasagnes d'Apicius et les calmars ou seiches farcis à la romaine (encore d'Apicius).
Du Moyen-Age au XVe siècle inclus, on retiendra les lasagnes italiennes qui ont succédé aux lasagnes d'Apicius, mais encore les raviolis et les ravioles qui sont du XIVe siècle, ou encore l'épaule de mouton farcie, les boudins *("truli"),* ou la tourte de petits poissons.
Au XVIe siècle, ce sera le jambon de Mayence, parfumé et fumé au genièvre, la volaille à l'étouffée et au riz safrané. Les fèves frites étaient cuisinées en saison.



Le XVIIe siècle, voit aussi bien l'arrivée des civets, que celle la tortue en fricassée. Au XVIIIe siècle apparaissent le vin cuit, le vin de noix et le sirop d'orgeat ; mais aussi le bouillon de tortue, les saucissons d'Arles et les truffes à la Provençale.
Le XIXe siècle est la gloire de la "bouïabaisse" , sans doute connue depuis fort longtemps, mais affinée à Martigues, puis reprise à Marseille et portée aux nues par Alexandre DUMAS. Même Gustave FLAUBERT, le 12 avril 1858, écrit : *"[…] je suis à Marseille, la mer est bleue, je me bourre de bouillabaisse !"* De toute façon, si l'on en croit le Dr RAOULX, *"Il y a presque autant de variantes de ce plat que de golfes, criques ou calanques le long de notre rivage".* Citons également, la tapenade, la bourride, la tourte aux grives et aux truffes, ou encore l'omelette aux artichauts, ou en barigoule. C'est aussi la gloire des fruits confits.
Les temps modernes du XXe et XXIe siècles vont apporter un renouveau de recettes qui ne sont pas datées telle que le civet de marcassin ou la daube de sanglier, les succès des pizzas, ou de la soupe au pistou du vieux Nice, la salade d'anchois aux poivrons…

Extrait de l'ouvrage de Simone MARTIN VILLEVIEILLE : *"Histoire des recettes de Provence"* Jeanne Laffitte, Ed. 2000 *[qui n'engage que son auteur et l'époque dont il est question]*.

***Tortue en fricassée*.**

"Pour manger les tortues des bois, comme il s'en trouve souvent en Provence, on les jette tout entières dans l'eau bouillante afin que les écailles et les os se retirent d'avec la chair : ce faict, on les pesle en leur octant la teste, le fiel et les boyaux. Il y en a qui en ostent aussi les quatre pieds, mais on réserve le foye et les cerfs... Estans cuites, on les fait frire découpées avec le foye et les œufs en beurre, groiselles[1] ou aigrets et poudre blanche par-dessus, quelques-uns y adjoustent des oignons avec poudre de muscade ou de cannelle. On peut aussi mettre dedans la friture quelque peu de verjus avec des moyeux d'œufs et des aigrets."

[1] Il s'agit sans doute de groseilles, fruits acides et de belle couleur. La poudre blanche est un mélange de sel et de gingembre pilés ensemble. Les aigrets étaient des alliacés consommés en vert, proches de nos cébettes. NDA.

L'intérêt porté aux tortues, confirmé par ces quelques ouvrages, dont deux du milieu du XVI^{e} siècle et le dernier du tout début du XVII^{e}, semble bien avoir persisté jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle, comme en témoigne cette recette publiée en 1790 *[qui n'engage que son auteur et son époque]* :

Bouillon de tortue.

"Prenez une bonne tortue, encore jeune. A coups de hache, ouvrez-en les deux écailles, séparez-en la tête, la queue et les pieds, que vous jetterez comme inutiles. Ramassez alors toute la chair intérieure, coupez-la en petits morceaux que vous faites bouillir pendant 4 heures dans une pinte d'eau réduite à une chopine. Avant de retirer du feu, ajoutez une poignée de feuilles de chicorée sauvage et passez le tout avec forte expression."

"Ce bouillon est généralement regardé comme très propre à modérer l'irritation et la trop grande chaleur d'entrailles, ajoute le Dr Jourdan LECOINTE, et à apaiser la fougue des humeurs ; il est aussi très convenable à ceux qui sont en marasme ou en état de consomption."

A défaut de partager quelques plats nous en évoquerons les recettes, à travers quelques ouvrages de cuisine. En passant bien sûr par la "bouïabaisse" et ses variétés de poissons ; les sardines grillées ou farcies aux herbes ou à la "tapenade".

Que dire de la préparation du "lièvre à la royale" un peu plus difficile à réaliser mais au combien délicieux. Recette qui n'est ni un civet ni une daube, certes préparée au vin et aux oignons, avec ail et carottes réunis en une farce avec les abats du lièvre.

Nous ne pouvons éviter de parler de "l'aïoli" plat traditionnel apporté sur nos rivages par les marins d'Arles. Ceci me permet d'évoquer l'ouvrage de Marie-Claude BISSON (Editions Solar-1999) qui offre de belles réalisations telles que les encornets farcis. N'oublions pas la "rouille" qui accompagne la soupe de poissons, la "bouïabaisse" et d'autres plats de poissons, sans oublier la "bourride" qui dit-on est typiquement toulonnaise.

La cuisine provençale c'est aussi des entrées telles que la "tapenade", l' "anchoïade", la "cade" de Toulon, les "panisses" de Marseille, ou la "socca" de Nice.

Les légumes, aussi sont fréquents dans la cuisine provençale ; tels que les cardes appréciées pour le gros souper de Noël. Ou encore, les artichauts, les fèves, et le gratin d'aubergines, et tous les légumes de l' "aïoli".

Nous évoquerons le "pain" et les "fougasses" qui sont la base de l'alimentation provençale.

Vous avez remarqué que la cuisine provençale se fait à l'huile, à l'ail et aux oignons et que le beurre n'étant pas dominant il y a très peu de pâtisseries dans cette cuisine. Toutefois, les biscuits secs étaient dominants, car plus faciles à conserver. Citons cependant la "pompe", le gâteau de Noël, et en saison les beignets de fleurs d'acacias.

Finalement tout cela est simple et surtout de bon goût.

Découvrons maintenant quelques recettes :

Le lièvre à la royale.

Depuis que le Sénateur COUTEAUX publia dans le journal *Le Temps* sa fameuse recette du *lièvre à la royale*, qui tient 6 pages d'un in-octavo, et que diverses revues ont reproduit textuellement, bien des recettes ont été brodées là-dessus, toutes plus ou moins fantaisistes et compliquées, comme l'originale dans laquelle l'inventeur du plat fait entrer, entre autres condiments, 60 échalotes et 40 gousses d'ail.

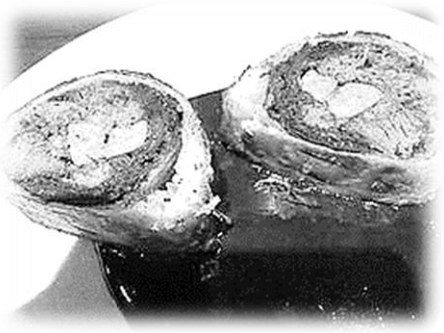
La recette que nous proposons ici, expérimentée plusieurs fois est un peu mitigée et rendue praticable.

Choisissez un lièvre pas trop abîmé, c'est-à-dire proprement tué. Dépouillez-le et videz-le en mettant soigneusement de côté le foie, le cœur et les poumons. Recueillez tout le sang dans un bol en rinçant l'intérieur du lièvre avec un filet de vinaigre, ajoutez-lui un demi-décilitre de cognac et battez-le un moment pour l'empêcher de se coaguler. Supprimez la tête et le cou et aussi le bout des pattes.

Hachez le foie, le cœur et les poumons et pilez ensuite. Retirez du mortier la moitié de ce hachis et ajoutez à l'autre moitié le même volume de chair à saucisses, 150 g de jambon haché, 4 échalotes et 3 gousses d'ail hachées aussi le plus finement possible ; assaisonnement un peu relevé.

Avec cette farce bien pilée à nouveau au mortier, remplissez le lièvre, cousez ensuite la peau du ventre pour bien enfermer la farce, couvrez-le de lard que vous fixez soigneusement avec plusieurs tours de ficelle et posez-le ainsi dans une braisière ou petite poissonnière, dont vous aurez garni le fond avec 100 g de lard haché, autant de petit salé coupé en dés 2 oignons et 2 carottes émincés. Faites d'abord revenir un moment sur le feu, mettez ensuite la braisière au four et laissez cuire en remuant de temps en temps le fond et en retournant aussi le lièvre avec précaution.

Lorsqu'au fond de la braisière, le tout est bien rissolé et que cela menace de s'attacher, mouillez avec une bouteille de très bon vin rouge, ajoutez le hachis réservé ainsi que 4 échalotes et 3 gousses d'ail écrasées, un brin de thym, un peu de serpolet et de sarriette, une feuille de laurier et laissez cuire à couvert.



Lorsque le vin est réduit de moitié, mouillez avec un demi-litre de bouillon ou de jus, et laissez le lièvre finir de cuire en le retournant quelques fois, mais toujours avec beaucoup d'attention. Lorsque vous constatez que le lièvre est bien cuit, sans attendre pourtant qu'il se fonde, sortez-le sur un plat. Après avoir laissé reposer la sauce et l'avoir bien dégraissée, passez au tamis fin et avec pression tout le contenu de la braisière. Rincez bien celle-ci, et le lièvre parfaitement débarrassé de tous les aromates et du lard, couchez-le de nouveau là où il a cuit. Versez dessus la sauce passée et dégraissée et laissez lièvre et sauce encore une demi-heure dans un doux mijotement.

Dix minutes avant de servir, liez la sauce en versant dedans le sang réservé et bien dilué, en agitant doucement la braisière. Laissez donner un seul bouillon, mais un seul, et retirez de côté.

Sortez finalement et bien délicatement le lièvre sur le plat de service et après l'avoir débarrassé de toutes les ficelles, versez la sauce par-dessus et envoyez tout brillant.

<u>Le sanglier à la moutarde</u>.

Recette pour six personnes, comptez 300 g de sanglier sans os par personne, 1 kg 800 au total.

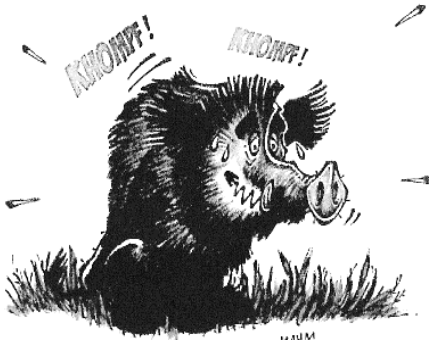
Coupez le sanglier en morceaux un peu gros, puis bien les laver au vinaigre (2 verres), les égoutter, puis les sécher un à un avec du sopalin.

Badigeonnez les morceaux à la moutarde forte de Dijon, puis faites-les revenir, sur toutes les faces, dans un peu d'huile d'olive.

A côté, portez à ébullition une bouteille de vin blanc sec avec 5 gousses d'ail coupées en petits morceaux, plus 3 feuilles de laurier, et un petit bouquet de thym. Après 5 minutes d'ébullition, laissez cuire à petit feu 10 minutes.

Pendant ce temps, épluchez 500 g d'échalotes, émincez-les et faites-les dorer dans un peu d'huile d'olive.

Dans une sauteuse, mettez le sanglier, ajoutez les échalotes, versez dessus le vin blanc chaud débarrassé des herbes et laissez cuire à feux doux pendant 1 h 30. Salez et poivrez.



"J'en peux plus de courir…! Quelle journée… !
Heureusement que demain c'est vendredi, le jour du poisson !!!"

Pendant la cuisson du sanglier préparez la sauce à la moutarde dans un petit saladier en mélangeant 20 cl de crème fraîche avec 2 cuillerées à soupe de moutarde. En fin de cuisson vous filtrez ou non le jus de cuisson, puis incorporez la sauce à la moutarde et faites cuire une minute. Recouvrez le sanglier pour le conserver au chaud. Pour l'accompagner vous pouvez préparer des petites pommes de terre boulangères.

Pour la boisson je vous recommande soit un Bourgogne côte de nuit St.-Georges, soit un Bordeaux St.-Emilion *[à consommer avec modération]*.

De quoi se lécher les cinq doigts et le pouce !!!

<u>Les encornets farcis</u>.

Préparation : 25 mn. Cuisson: 1 h 45 mn.

1. Nettoyez les encornets et lavez-les. Séparez les tentacules du corps et hachez-les. Gardez-les pour la farce.
2. Mélangez un demi-verre d'huile d'olive avec le jus de tomate. Mettez à macérer dans ce mélange les corps des encornets.
3. Chauffez un verre d'huile d'olive. Epluchez et hachez finement les oignons. Faites-les dorer. Ajoutez les tentacules hachés et laissez-les se colorer, puis mettez le riz et le persil. Laissez mijoter pendant 10 mn.
4. Préchauffez le four à th. 6.
5. Retirez les encornets, emplissez les corps avec la farce.
6. Cousez les ouvertures ou fixez-les avec des piques. Rangez-les dans un plat à gratin très profond, debout et serrés les uns contre les autres.
7. Versez dessus le mélange d'huile d'olive et de jus de tomate dans lequel les encornets ont trempé, le vin et suffisamment d'eau bouillante pour les couvrir.
8. Cuisez à four moyen (th. 6) pendant 1 h 30 mn. Servez chaud ou froid.

Le secret de la réussite : Egalement appelés calmars ou calamars ou supions, les encornets ont une poche à encre qu'il faut vider en les nettoyant.

Soupe de poissons et bouillabaisse.

A Toulon la bouillabaisse se fait dans un fond de soupe de poissons enrichie de crabes et sans langouste car cette dernière, cuite avec d'autres espèces perd son bouquet *sui generis*. Il est important de mettre 2 mesures de safran dans les deux recettes.

La soupe de poissons :

Dans un faitout mettez quelques cuillerées à soupe d'huile d'olive, émincez 2 oignons, faites-les revenir puis ajoutez 3 tomates pelées, épépinées et émincées, laissez sur le feu en remuant avec une cuiller en bois ; ajoutez 3 gousses d'ail écrasées, un brin de fenouil, 1 feuille de laurier et 2 branchettes de thym. Mouillez avec 2 litres d'eau bouillante, ce qui aura pour effet de faire des microgouttes d'huile, au lieu de gros yeux. Ajoutez alors 1 kg de poissons de roche tels que girelles, petites rascasses, petits congres, petits roucaus…, ainsi que les têtes de vos poissons de bouillabaisse. Laissez cuire vivement pendant 15 mn. Puis passez tout cela au chinois en écrasant bien le poisson avec la cuiller en bois et en ayant pris garde d'enlever les aromates et les gros os et arêtes. Mettez de côté 1 louche de cette soupe pour préparer la "rouille".

Vous cuirez vos pommes de terre coupées en tranches épaisses dans cette soupe pour servir le poisson de bouillabaisse.

La bouillabaisse :

Pour 8 personnes comptez 3 kg de poissons en essayant de choisir des poissons pas trop gros de façon à disposer d'une bonne variété.

Rassemblez vos poissons écaillés et vidés dans 2 plats, l'un avec les poissons fermes : rascasse rouge, grise, uranoscope ou rat, vive, galinette ou grondin, fielas ou congres, ou mieux la murène, la baudroie ou vaudreuil et les crabes ; l'autre avec les poissons tendres : loup, roucau, saint-pierre, serran ou merlan.

En prenant soin d'arroser tous vos poissons avec un peu de pastis.

Mettez dans un faitout 3 oignons émincés, 4 gousses d'ail, 3 tomates pelées, épépinées et hachées, 2 brins de thym, quelques brins de fenouil, 2 feuilles de laurier et un morceau d'écorce d'orange. Ajoutez un demi verre d'huile d'olive, faites revenir en remuant puis déposez dessus les poissons fermes, mouillez un peu plus qu'à couvert avec de l'eau bouillante ou mieux avec votre soupe de poissons, portez à ébullition à feu très vif, mettez sel, poivre et safran. Après 5 mn d'ébullition, ajoutez les poissons tendres, continuez l'ébullition toujours vivement, encore 5 mn, ce qui fait 10 mn depuis le début de l'ébullition. Retirez du feu et servez.

La Tapenade.

Recette selon J.B. REBOUL-1920.

Composition : 200 g de pulpe d'olives noires (320 g d'olives noires à la grecque, douces) pilées au mortier, avec 200 g de câpres ou "tapéno", qui donnent le nom à la composition, et 100 g de filets d'anchois dessalés et 100 g de thon au naturel mariné à l'huile d'olive. Le tout bien broyé (au mortier ou au "mixer"), passez-le au tamis et incorporez à la fourchette ou au fouet 2 dl d'huile d'olive fine, une cuillerée de moutarde forte ou mi-forte selon le goût, une pincée de 4 épices, pas mal de poivre et finir avec un ou deux petits verres de cognac (plutôt du marc de Provence).

Pour ma part j'ajoute, pour ces proportions, 2 gousses d'ail bien pilées mais pas de moutarde. Pour les olives, je les dessale en les passant à l'eau claire tous les quarts d'heure, trois fois. De petites tomates crues, coupées en deux, épépinées et farcie de tapenade constituent une excellente entrée en "scène" qui ne sera pas la dernière.

La tapenade, allongée de 100 g de plus de thon au naturel et de 3 cuillerées de chapelure, fait une farce appréciée pour des sardines. Sardines qui peuvent également être farcies avec de l'anchoïade, et allongée de la même façon que la tapenade mais en comptant 200 g de thon au naturel ; dans les deux cas, si la farce est trop sèche, ajoutez un peu d'huile.

La daube de bœuf provençale.

Coupez des morceaux plus ou moins cubiques dans 2 kg de bœuf pris sur le gîte à la noix ou toute autre partie un peu nerveuse et grasse. Mettez la viande dans une terrine avec deux oignons coupés en quatre, deux échalotes, trois carottes, un bouquet garni, sel, poivre, et quatre épices ; arrosez d'une bouteille de vin rouge (Côte du Rhône) et d'un verre de vinaigre, laissez mariner de 6 à 8 heures.

Mettez dans une marmite en terre ou une daubière 200 g de lard haché, laissez-le fondre, puis sortez la grappe avec une écumoire ; mettez dedans un oignon coupé en quatre, faites-le roussir légèrement ; ajoutez le bœuf et sa garniture, le tout bien égoutté ; laissez revenir en faisant sauter de temps en temps ; ajoutez 5 gousses d'ail, un bouquet garni, un brin d'écorce d'orange, mouillez avec la marinade, laissez-la réduire de moitié ; vous ajoutez alors un demi litre d'eau chaude ou mieux de bouillon de viande léger, couvrez la marmite hermétiquement et laissez cuire à petit feu durant 5 h, dégraissez avant de servir, c'est plus digeste.

La daube d'Arles se prépare de la même façon, en utilisant du taureau et en ajoutant à la préparation quatre anchois dessalés rapidement.

Le pain.

Nous ne pouvons parler cuisine sans évoquer le pain car le blé est symbole de bonheur et de prospérité. Au temps de la Rome antique le blé était lancé sur les jeunes mariés afin d'assurer une belle et grande descendance. Quant à la gerbe de blé, elle était accrochée au faîte d'une maison neuve ou sur la poutre d'entrée. Le blé est un présent des dieux lié au don de la vie, les grains retournés au sol sont une promesse d'autres épis.

Souvenez-vous que le pain est rompu pour être partagé, et qu'il doit toujours reposer sur sa sole. Le poser à l'envers était signe de malheur. En effet, seul le pain du bourreau était présenté retourné sur la table.

Lorsque le pain était coupé au couteau pour faire des tranches, celui qui le coupait marquait la sole du symbole de la croix.

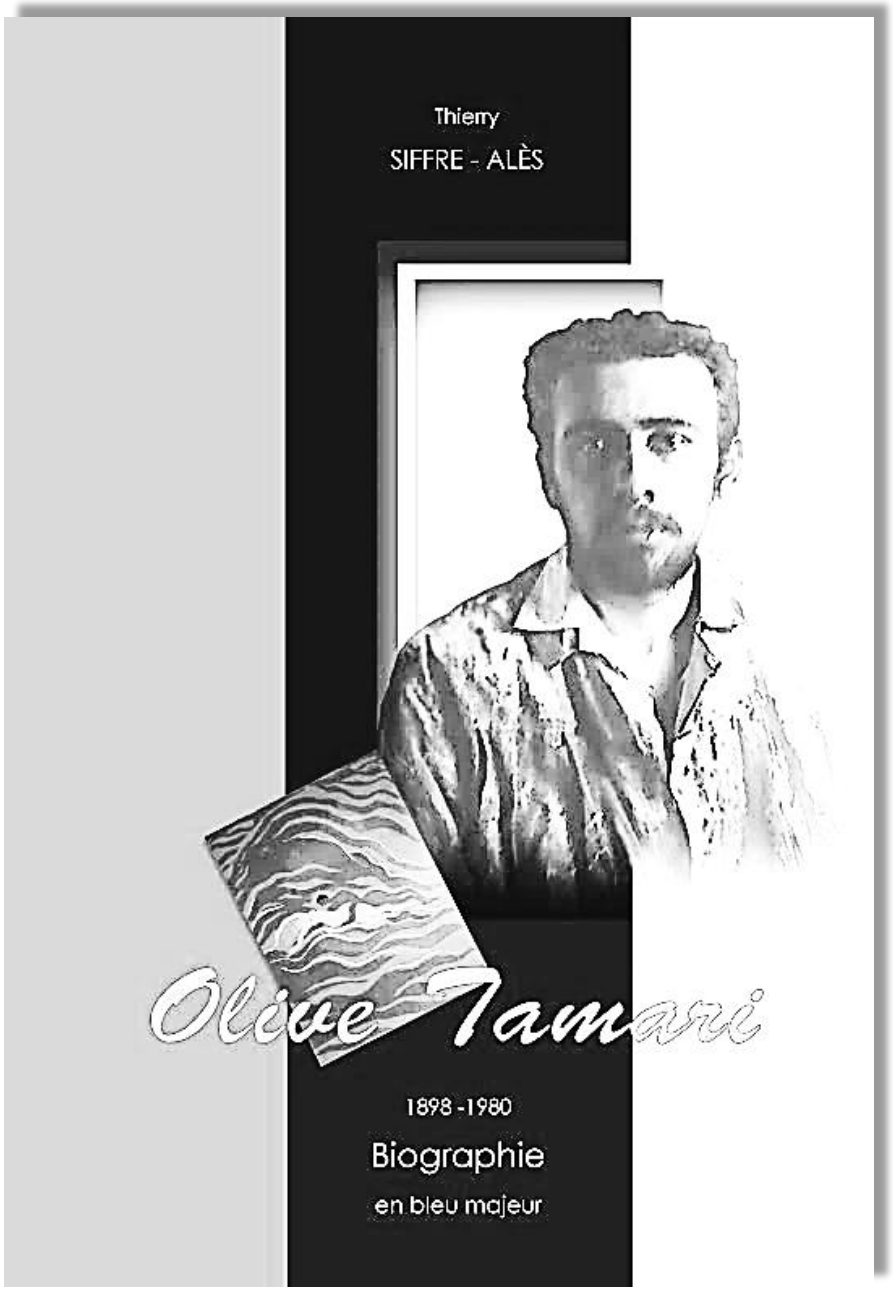
Conservons à l'esprit que le pain est quotidien depuis plus de 2000 ans.

"Barbara la fougassiero".

"Pèr que lou mounde siegue siau, du pan, fau que i en ague pèr touti ".
"Pour que le monde soit heureux, du pain, il faut qu'il y en ait pour tous".

Je suis Barbe la "fougassière" et j'apporte les fougasses aux anchois et aux olives noires pour le gros souper "Calendal". J'ai été créé par Les Santons *Artera* en l'an de grâce 2009. Pourquoi en l'an de grâce, parce que la fougasse est une création du Moyen-Age en Provence. Son nom vient du latin populaire "*focacia*", par extension "*focacia panis*", expression du VII^{e} siècle signifiant "pain cuit sous la cendre", et de "*focus*" foyer.
D'où le nom de Barbe ou Barbara de ce santon.

Lou boulengié e la boulengiero.*
(Le boulanger et la boulangère en Provence).
[Santons de Liliane GUIOMAR, 1999"]



Chers amis,

Permettez-moi de vous faire découvrir un livre qui vient de paraître, en janvier 2017. Il est consacré à Olive TAMARI, peintre seynois, puisqu'il y est né, et toulonnais puisqu'il y avait son atelier, et qu'il y fut directeur des Beaux-Arts.
Je suis vice-président de l'association "Les amis d'Olive Tamari", qui souhaite ramener un peu de lumière sur cet artiste et poète si attachant.
Il a légué à sa mort une trentaine de toiles magnifiques à la commune de La Seyne sur mer.
Le livre de Thierry SIFFRE, Président de l'association, sera, je n'en doute pas, le livre-référence concernant Olive TAMARI.
Voici deux pages de présentation de ce beau livre : il s'agit d'un ouvrage de format A4, de 220 pages environ. Il contient 280 photos, dont les 2/3 de reproductions de tableaux, d'estampes ou de sculptures. La préface est signée de Monsieur Hubert FALCO.

Il est vendu au prix de 30 €.

Bien cordialement,

Bernard ARGIOLAS.

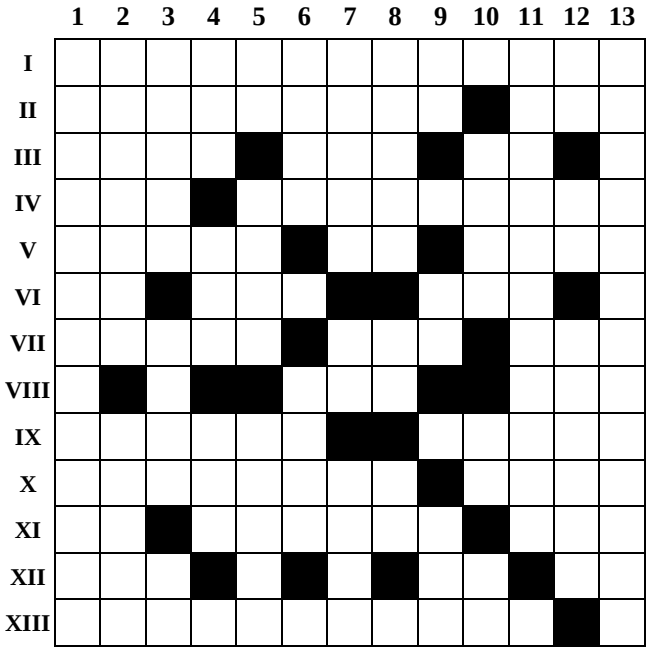
Si vous êtes intéressé, vous pouvez contacter Thierry SIFFRE par mail :

siffre.ales@gmail.com

Ou à l'adresse de l'association :

Thierry SIFFRE,
"Campagne Cantecigale"
286, chemin des Fours à chaux
83200 TOULON.

MOTS CROISES 142



Horizontalement.

I. Mise à jour. **II.** Terre d'exil de Victor Hugo. Souverain. **III.** Mathématicien italien. Département qui nous tient à cœur. Fin d'infinitif. **IV.** Hallucinogène. Domestique. **V** N'a pas d'occupation. Roule sur le tapis. Epoux d'un certain roi. **VI.** Symbole d'un métal grisâtre. Prends connaissance. Semblable. **VII.** Ville de Belgique. Pari Mutuel Urbain. Là où on se trouve. **VIII.** Véhicule électrique. Manque d'eau. **IX.** Abréviation d'une science des civilisations. Détériorera. **X.** Confusion (mot composé). Trompe. **XI.** Deux romain. Bâtiment délabré. Petit singe. **XII.** Poème chanté. Petit tour. Célèbre prêtresse. **XIII.** Laisser-aller.

Verticalement.

1. Ensemble urbain. **2.** Elle peut être ouverte. Raide. **3.** As pour limite. Nom attaché à un bacille. Début d'égalité. **4.** La rivière Reuss coule dans ce canton. Passe à Mulhouse. Marque le doute. **5.** Berge. Ancien parti socialiste. Etonné. **6.** Gonfle. On y rencontre des animaux. **7.** Chamois. Coule dans la botte. Sifflée. **8.** Que cela soit utile. Personnel. Cité antique. **9.** Sur la Marne. Passé sous silence. Pour aller vite. **10.** Individu. Sa Majesté. Dans la gamme. **11.** Non concrétisées. **12.** Lac d'altitude. Début d'une longue série. Délimitai. **13.** Transformation chimique.

SUDOKU N°142

		2		3		6		4
	6	7	2					
		5	8				2	9
6			5				9	7
		8	9		6	2		
4	5				2			6
8	7				1	9		
					3	8	6	
2		1		8		7		

SOLUTION DU SUDOKU 141

8	4	9	5	3	2	6	7	1
6	7	1	9	4	8	3	5	2
5	3	2	6	1	7	8	4	9
3	1	7	4	8	5	9	2	6
2	6	4	1	9	3	7	8	5
9	8	5	2	7	6	1	3	4
4	5	8	3	6	9	2	1	7
1	9	3	7	2	4	5	6	8
7	2	6	8	5	1	4	9	3

REPONSE AUX MOTS CROISES DU N° 141

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	T	R	E	M	B	L	O	T	E	M	E	N	T
II	H	E	R	E	■	A	U	■	T	A	R	E	R
III	E	P	R	E	U	V	E	S	■	R	■	O	E
IV	R	E	A	S	■	E	D	I	T	I	O	N	S
V	A	R	T	■	F	■	■	C	A	N	E	S	■
VI	P	E	U	V	E	N	T	■	P	E	U	■	U
VII	E	R	M	I	T	E	S	■	A	■	F	U	T
VIII	U	A	■	V	E	R	■	L	I	E	■	S	I
IX	T	■	P	A	■	F	M	I	■	M	A	E	L
X	I	M	I	T	E	■	A	■	■	U	■	R	I
XI	Q	U	E	S	T	I	O	N	N	E	R	A	S
XII	U	■	C	■	A	■	■	I	I	■	A	■	E
XIII	E	L	E	C	T	O	R	A	L	I	S	M	E

LE CARNET

Nos joies.

- La naissance d'une petite fille prénommée Bérénice, le 25 décembre 2016 à Pirae (Tahiti), fille de Barbara PADOVANI et de Charles LAMBERT. Barbara est la nièce de notre Présidente Honoraire Jacqueline PADOVANI.

Nos félicitations aux heureux parents et grands-parents.

Nos peines.

Avec beaucoup de tristesse nous avons appris le décès de :

- Monsieur Jean MUSCAT le 27 décembre 2016 dont les obsèques ont eu lieu le 2 janvier 2017. Il était membre de notre Société depuis 2002.
- Madame Adèle REVELLI, grand-mère de notre membre et conférencière Béatrice TISSERAND. Ses obsèques ont eu lieu le 6 janvier 2017.
- Madame Josette SIMEON, dont les obsèques ont eu lieu le 24 janvier 2017. Membre de la Société pendant presque 20 ans, elle faisait le compte-rendu des sorties et des voyages dans notre bulletin.
- Madame Josette REMBADO le 22 septembre 2016. Elle était sociétaire depuis 1985.
- Monsieur le Professeur Georges MARBLE, membre émérite de l'Académie du Var, dont les obsèques ont eu lieu le 11 janvier 2017. Président de l' "A" (Association des anciens élèves des lycées de Toulon), il avait donné en 2009 la conférence sur "L'histoire de la radioprotection".
- Monsieur Gilbert MARRO, dont les obsèques ont eu lieu le 17 février 2017.
- Madame Thérèse AUDIFFREN, dont les obsèques ont eu lieu le 14 février 2017. Membre actif de notre Association pendant presque 15 ans : Organisation des sorties avec Marcel FERRI puis avec Jean-Michel JAUFFRET ; participation très appréciée aux concours de poésie *"Premiers pas poétiques à l'école"* présidés par notre regretté Jean BRACCO. Nous la remercions pour tout ce qu'elle a fait pour notre Société, pour sa gentillesse et sa présence chaleureuse. Elle était la cousine de notre membre et conférencier Lucien PROVENÇAL.
- Monsieur Joseph JOUVENCEAU le 26 février 2017, dont les obsèques ont eu lieu le 2 mars 2017. Nous avions fêté son centenaire le 3 janvier 2017, entouré de sa petite-fille, de ses arrière-petits-enfants, de sa nièce et de tous ses amis. Membre de la Société depuis 1980, Secrétaire Général de notre Conseil d'Administration de 1985 à 1993, il a accompli un travail exemplaire. Frère d'Etienne JOUVENCEAU (décédé) qui a été Vice-Président de notre société de 1980 à 1993.

Nous renouvelons nos condoléances aux familles éprouvées.

BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT 2015 - 2016

Adhésion à la Société des Amis de la Seyne, sans abonnement au Bulletin :	**8 €**
Abonnement au Bulletin, *"Le Filet du Pêcheur":*	**12 €**
Adhésion avec abonnement au Bulletin, membre actif de la Société :	**20 €**

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : **"<u>Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne</u>".**
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

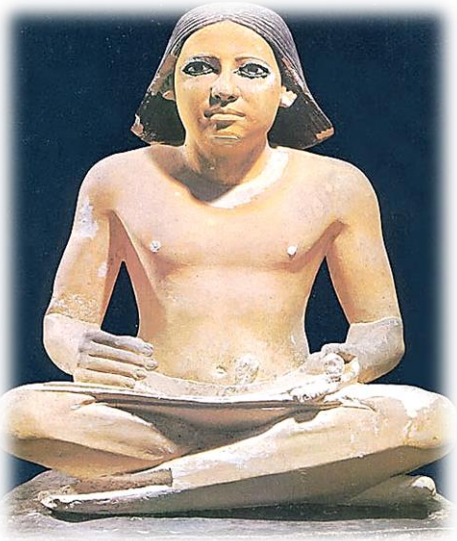
Madame Chantal DI SAVINO
Les Bosquets de Fabrégas – n°14, 527 chemin de Mar-Vivo aux deux chênes
83500 La Seyne-sur-Mer.

NOM : ……..Prénoms :……..
Adresse :……..
……
Tél :…….....**Adresse électronique** :…….

Collier de la princesse Noub-Hotep (Dachour)

Diadème de la princesse Khnoumit (Dachour)

Ceinture de Mérit-Mereret (Dachour)



Scibe assis (Saqqarah)

Jacques de MORGAN

Statue du Ka du roi Fou-Ab-Ra (Dachour)

Quelques "trésors" issus des fouilles de Jacques DE MORGAN à Dachour, Suse…

Couronne de la princesse Khnoumit (Dachour)

Bijoux des princesses (Dachour)

Boucles d'oreilles à décor cloisonné avec incrustations (Suse)

Vase carenné aux échassiers (Suse)

Vase décoré (Suse)

Tête de cheval (Suse)